

LIRE

VITE

ET

BIEN

Joseph Letendard

Copyright © VIFI INTERNATIONAL 1984

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance

— aux membres de l'Association de Recherche et d'Application pour la lecture (l'A.R.A.L.) dont les idées et les écrits ont permis la réalisation de ce logiciel. En particulier :

à Alain Defalque pour son étroite, précieuse et importante collaboration.

à Jean-Claude Ribal pour ses conseils judicieux et ses encouragements les plus chaleureux.

à Gérald Lizé pour son aide dans l'élaboration des questionnaires de tests de lecture.

— aux enfants qui, pendant plus de six mois, ont contribué, par leur enthousiasme ou par leurs observations, à la présentation finale du logiciel.

— aux auteurs et éditeurs qui ont autorisé la publication des textes formant l'ensemble des tests de lecture.

— aux collègues qui, d'une manière ou d'une autre, l'ont amicalement aidé dans ce travail.

— enfin à sa famille qui a accepté de le voir accaparer de trop nombreuses soirées par cette réalisation.

L'ŒIL ECOUTE

(Paul Claudel)

SOMMAIRE

1. Objectif : se donner les moyens physiologiques d'une bonne lecture.	7
2. Aperçu historique des recherches sur le comportement des yeux dans la lecture.	13
3. Les mouvements de l'œil dans la lecture. Peuvent-ils être réduits ? Comment ?.....	17
4. Que perçoit l'œil dans la lecture ? Comment améliorer sa perception visuelle ?	23
5. Comment utiliser au mieux le logiciel « Lire vite et bien »	
+ Généralités	31
+ Tests de niveau	35
+ Lettres majuscules.....	36
+ Schémas de chiffres	37
+ Lettres minuscules.....	39
+ Le journal de bord	41
6. Comment mesurer l'efficacité de sa lecture :	
+ 12 tests de lecture :	
1 . « A la recherche du soleil » : 280 mots	51
2 . « L'éléphant qui ne voulait pas être éléphant » : 350 mots	53
3 . « Grégoire et les ballons » : 355 mots	55
4 . « Le serment » : 550 mots	57
5 . « Le pot cassé » : 640 mots	61
6 . « La salle au chocolat télévisé » : 900 mots	65
7 . « La maison d'Halvar » : 922 mots	70
8 . « Le merle et moi » : 1 460 mots.....	74
9 . « La dérive des continents » : 1 470 mots	79
10. « L'enlèvement de la redoute » : 1 940 mots	85
11. « La Tour Eiffel » : 2 100 mots	91
12. « Un océan dans l'enfance » : 2 900 mots.	98
+ Réponses des questionnaires.....	107
ANNEXE	108

CHAPITRE 1

SE DONNER LES MOYENS PHYSIOLOGIQUES D'UNE BONNE LECTURE

L'acte de lire apparaît comme un acte simple et facile pour peu que nous sachions lire. En réalité, c'est un acte d'une grande complexité.

Certes, l'activité principale pendant la lecture est mentale. Le cerveau reçoit un code porteur d'un message, et son rôle consiste à déchiffrer celui-ci, à le recueillir sous forme d'ensemble significatif pour ensuite en comprendre le sens.

Mais d'autres activités spécifiques, techniques sont nécessaires pour véhiculer ce code jusqu'à l'esprit. Le transport du code doit se réaliser dans les meilleures conditions. La lecture en sera d'autant plus facilitée.

Chacun sait que la manière dont un texte est imprimé avec tels ou tels caractères, que la disposition des mots, des phrases sur une page... influencent le débit de la lecture. Il est évident aussi que la lecture requiert un bon éclairage, une bonne vue ou des lunettes appropriées.

Mais l'acte de lire sera également modifié selon qu'il porte sur des mots, sur des formules mathématiques ou sur des schémas. Les mouvements de l'œil varieront suivant qu'il s'agisse de lire une phrase, une partition musicale, un plan technologique, une carte routière, un terminal d'ordinateur ou un tableau de peintre.

En même temps que l'esprit, l'œil doit s'adapter à la forme du code. Un texte imprimé en langue française exige un balayage de l'espace horizontal de gauche à droite et du haut vers le bas. Les mouvements de l'œil percevant un graphique sont verticaux, horizontaux, obliques ou circulaires. La lecture d'une affiche repose sur une vision spatiale globale plus ou moins étendue.

Bref, la lecture suppose toute une activité physiologique, trop souvent perçue comme allant de soi. Et si l'activité mentale est perfectible grâce à l'enrichissement du vocabulaire, au plaisir de lire, à la curiosité ou encore à l'habileté à interpréter les symboles, l'activité physiologique, elle aussi, est susceptible d'être perfectionnée.

C'est l'objectif du logiciel « Lire vite et bien ». Il n'est pas une nouvelle méthode de lecture plus ou moins globale. C'est une technique qui, par une suite d'exercices appropriés, façonne l'œil et le rend apte à saisir le maximum de signes en un minimum de temps, de telle sorte que le message soit véhiculé le plus rapidement et le plus sûrement possible vers le cerveau.

Saisir le maximum de signes :

Trop souvent, l'acte de lire impose à l'œil un regard rétréci. Le spectateur qui contemple un beau paysage laisse sa vue fonctionner librement. Le lecteur, lui, réduit considérablement son champ de vision. S'il a appris à lire syllabe après syllabe, son œil ne voit que deux, trois ou quatre lettres à la fois. Une grande partie de la rétine demeure inutilisée.

Il est important alors de savoir qu'en plus de la vision directe des quelques lettres perçues par les yeux, la rétine peut enregistrer une étendue plus large de signes simplement devinés en deçà et au-delà des éléments vus avec netteté. C'est la vision indirecte ou vision périphérique, qui est d'autant plus sûre et large que la vision directe est attentive.

Saisir en un minimum de temps :

Le fait d'avoir appris ou d'apprendre à lire à haute voix freine énormément la vitesse de lecture.

La lecture à voix haute vise à communiquer à autrui un code lu et dit. Le lecteur n'est même pas obligé de comprendre le message contenu dans ce code, alors que c'est une nécessité pour l'auditeur. La perfection de la lecture à haute voix réside dans l'excellence de la diction et non dans l'acte de lire.

La lecture silencieuse, elle, cherche à transmettre les signes perçus directement au cerveau du lecteur. Point besoin de dire les mots. Or pour beaucoup de personnes, lire en silence consiste à ne pas remuer les lèvres. Sans le vouloir, ils « prononcent » les mots et les phrases intérieurement ; leurs cordes vocales vibrent toujours. La lecture ainsi vocalisée n'est pas la vraie lecture ; elle ralentit les mouvements des yeux. La vraie lecture est la lecture mentale, entièrement dévocalisée ; c'est celle qui établit un circuit court et rapide entre l'œil et le cerveau.

Utiliser au maximum la rétine tant en vision directe qu'en vision périphérique, développer ce lien direct œil-cerveau en dévocalisant la lecture donneront à l'utilisateur du logiciel les moyens physiologiques d'une bonne lecture. Vous comprenez désormais qu'il ne s'agit pas d'une méthode nouvelle de lecture, mais plutôt d'un accélérateur de lecture.

Ce jeu profitera aux petits comme aux grands. Il n'est pas contre-indiqué pour ceux qui confondent, oublient ou inversent des lettres. Bien au contraire ; une partie du programme favorise l'organisation de l'espace dans le cerveau du lecteur.

Des résultats ont été déjà obtenus par cette technique. L'Association de Recherche et d'Application pour la lecture (l'A.R.A.L.) qui a inspiré largement ces lignes, développe déjà depuis plus de sept ans cet entraînement à la lecture efficace, à l'aide de tachistosco-
pes, en milieu scolaire et auprès des adultes dans le cadre de la formation permanente. Elle est en mesure de fournir valablement des statistiques. Voici à titre d'exemple quelques résultats obtenus et quelques observations judicieuses :

Résultats :

Classe de CE2 (année 1980-81)

vitesse de lecture : amélioration de + 10 %

pourcentage de compréhension : + 24 %

En fin de cycle primaire.

Les enfants non entraînés à la lecture efficace lisent en moyenne 100 mots à la minute avec une compréhension de 70-73 % ; les enfants entraînés atteignent en moyenne 170 mots à la minute avec une compréhension de 85-88 %.

Chez les adultes.

Après un stage de 40 heures, la vitesse de lecture augmente d'environ 30 à 40 % et la compréhension de 10 à 15 %.

Observations :

Après plusieurs années d'expérience, il a été constaté que les enfants qui lisent très lentement (moins de 100 mots/minute) et dont la compréhension est inférieure à 70 % ont de grosses difficultés à suivre les classes du cycle d'observation.

Un adulte qui vocalise intérieurement sa lecture lit en moyenne 400 mots à la minute, alors que celui qui pratique la lecture mentale atteint facilement 800 mots/minute.

Enfin, dans tous les cas, les lecteurs entraînés de cette façon acquièrent une habileté à s'adapter aux différentes lectures et une grande flexibilité dans l'acte de lire.

CHAPITRE 2

APERÇU HISTORIQUE DES RECHERCHES SUR LE COMPORTEMENT DES YEUX DANS LA LECTURE

À la fin du siècle dernier, les chercheurs ont commencé à s'intéresser au comportement des yeux dans l'acte de lire.

Le docteur français, Emile JAVAL, directeur du laboratoire d'ophtalmologie de la Sorbonne fut le premier à faire une découverte capitale. Voici ce qu'il écrit en 1878 :

« Il a été découvert, dans mon laboratoire que, loin d'être continu, le mouvement horizontal des yeux pendant la lecture se fait par saccades. Le lecteur divise la ligne en un certain nombre de « sections » qui sont vues grâce à des temps de repos rythmés ; le passage d'une section à la suivante se fait par une saccade très rapide pendant laquelle la vision ne s'exerce pas .»

Deux méthodes directes d'observation sont alors mises en œuvre : La méthode dite du miroir. Le lecteur est assis devant une table sur laquelle est placé un livre. Un miroir est posé à côté de ce livre. L'observateur ; assis à côté du lecteur, suit les mouvements de gauche à droite des yeux et peut compter les pauses du regard.

Le second procédé, très simple également, consiste à coller la feuille du texte imprimé sur un carton et à percer au milieu de la page une petite ouverture. L'observateur placé derrière la page à lire, tient son œil contre la fiche cartonnée et suit par le petit trou les mouvements des yeux du lecteur.

Ces deux méthodes apportèrent peu de résultats. Une deuxième étape dite d'enregistrement mécanique suivit. JAVAL plaça sur la cornée une capsule. Au moyen d'un levier le mouvement de l'œil fut transmis à une pointe qui traçait une inscription sur un cylindre tournant passé au noir de fumée. Cette méthode fut perfectionnée, notamment par l'inscripteur pneumatique de MAREY et par celui à flamme de MARRE.

Les résultats manquaient de précision. De plus les expériences risquaient de léser l'œil et ne respectaient pas les conditions normales de lecture.

La photographie permet de réaliser des observations plus précises. La méthode d'enregistrement la plus répandue aux Etats-Unis est la méthode du « rayon réfléchi ».

Un rayon lumineux vient frapper la cornée de chaque œil et se réfléchit pour former une tache lumineuse qui se déplace sur une plaque photographique ou sur un film en mouvement continu. L'appareil américain utilisé pour enregistrer les mouvements des yeux est connu sous le nom d'ophtalmographe. Il comprend un film de 35 mm qui se déroule à vitesse régulière.

Cette méthode permet d'obtenir des graphiques faciles à agrandir et à placer sous les lignes du texte lu pour avoir une mesure exacte des mouvements saccadés des yeux. La vitesse de déroulement du film étant connue, il est possible de calculer la durée des mouvements et celle des pauses du regard.

L'électro-oculographie est la dernière en date des méthodes employées. L'œil est un système polarisé dont la partie arrière, la rétine, est négative par rapport à la cornée qui est positive. Chaque déplacement des globes oculaires entraîne des variations de potentiel que l'on peut amplifier et enregistrer.

En 1929, Meyer ne place plus les électrodes sur l'œil, mais sur les régions périoculaires. Les mouvements horizontaux de l'œil sont enregistrés par des électrodes placées à droite et à gauche tandis que les mouvements verticaux sont indiqués par des dérivations placées au-dessus et en dessous de l'œil.

La technique actuelle consiste à amplifier les tensions électriques des régions périoculaires et à les inscrire sur une bande de papier à défilement linéaire.

Aux Etats-Unis, en Allemagne, au Japon, en U.R.S.S. et en Angleterre existent des centres d'enquête dont l'objectif est double. Enquêter d'une manière très large auprès des enfants d'âge scolaire, avec les moyens décrits plus haut, et, obtenir ainsi de précieux renseignements à partir des nombreux tracés effectués. Puis, découvrir les anomalies du comportement des yeux durant la lecture, et, entreprendre une rééducation appropriée à chaque anomalie repérée.

En France, l'électro-oculographie reste limitée à des recherches de laboratoire. Souhaitons que le pays qui avec JAVAL a été le pionnier dans ces recherches reprenne sa place.

CHAPITRE 3

LES MOUVEMENTS DE L'ŒIL DANS LA LECTURE

Peuvent-ils être réduits ? Comment ?

Sur chaque ligne, les yeux du lecteur se déplacent par mouvements saccadés de gauche à droite. Ces mouvements, appelés « mouvements de PROGRESSION » et irréguliers dans leur ampleur sont les plus fréquents au cours de la lecture.

Entre ces mouvements de progression, les yeux se posent un instant en des points appelés « points de FIXATION ». Le nombre de ces points varie selon l'habileté et l'âge du lecteur. Le premier point de fixation est toujours en retrait par rapport au début de la ligne et le dernier est situé avant la fin de la ligne.

Les yeux étant fixés en un de ces points, un intervalle de temps s'écoule. On le désigne par les expressions « PAUSE du regard », « STATION du regard » ou « STATION de lecture ». C'est le vrai temps de lecture. Car, pendant les mouvements de progression, il n'y a pas de vision claire.

Puisque la perception visuelle n'est efficace que pendant les pauses du regard, la lecture deviendra rapide dans la mesure où le lecteur réussira à réduire le nombre de fixations et pour cela à élargir le groupe de lettres ou de mots enregistrés au cours d'une station. Les chercheurs américains appellent cet ensemble de signes perçus au cours d'une pause « EVENTAIL de lecture ». Les auteurs français le nomment « PLAGE de lecture ».

Arrivés au dernier point de fixation de la ligne, les yeux doivent revenir par un ample mouvement de droite vers la gauche au premier point de fixation de la ligne suivante. Ce sont les « mouvements de RETOUR à LA LIGNE ».

Ce retour à la ligne ne s'effectuera pas de la même manière selon que le lecteur est droitier ou gaucher de l'œil. La latéralisation dominante peut être un handicap ou un avantage dans l'attaque de chaque début de ligne ainsi d'ailleurs que dans l'attaque de chaque plage de lecture.

Mouvements de progression de gauche à droite et mouvements de retour à la ligne sont les mouvements normaux de la lecture. Mais ils sont pratiqués avec plus ou moins de précision, d'aisance et de sûreté.

Tout d'abord au cours d'une ligne, il arrive que les yeux reviennent en arrière, à un point de fixation antérieur, pour revoir un mot, le contrôler ou le corriger, pour se rassurer sur une expression ou se remémorer un groupe de signes. Ces « mouvements de VERIFICATION ou de REGRESSION » ne sont pas indispensables et peuvent donc être progressivement éliminés.

Les mouvements de retour à la ligne ne sont pas toujours bien ajustés, tantôt trop courts, tantôt trop longs. Les yeux devront alors effectuer un mouvement supplémentaire dit « mouvement de RECTIFICATION », soit de gauche à droite si le retour a été trop long, soit de droite à gauche dans le cas contraire. Là encore, ces mouvements accidentels peuvent être évités si l'œil est bien exercé.

Enfin certains lecteurs accompagnent ces mouvements des yeux d'un mouvement de tête, soit par manque de mobilité oculaire (angle d'excursion limité), soit à cause de la longueur des lignes du texte imprimé.

Toute cette description aboutit à quatre constatations précises.

Une bonne lecture sera caractérisée :

1. par un nombre réduit de points de fixation par ligne de texte vu ;
2. par une durée de plus en plus réduite du temps des pauses du regard ;
3. par une plage de lecture de plus en plus étendue à chaque point de fixation (incluant vision directe et vision périphérique) ;
4. par un nombre de mouvements de vérification ou de rectification de plus en plus restreint.

L'entraînement proposé par le logiciel « Lire vite et bien » conduit l'œil à lire des plages de lecture de plus en plus larges horizontalement (3 à 5 lettres majuscules, 3 à 6 lettres minuscules) et de plus en plus étendues dans l'espace (schémas de chiffres voir le chapitre 4). Le temps de fixation y est progressivement réduit. Six durées de projection sont programmées :

Vitesse 1 = 1/2 seconde

Vitesse 2 = 1/5^e de seconde

Vitesse 4 = 1/25^e de seconde

Vitesse 5 = 1/50^e de seconde

Vitesse 6 = 1/100^e de seconde

Tous les chercheurs sont d'accord pour reconnaître que le temps de fixation, vrai temps de lecture, occupe les 90 % du temps global passé à lire. Le reste du temps se passe en mouvements des yeux.

Grâce aux enregistrements photographiques et aux tracés obtenus en électro-oculographie, on connaît avec précision la durée des pauses et l'étendue exacte des plages correspondantes.

Les chercheurs américains ont dressé à ce sujet des tableaux pour tous les niveaux de la scolarité. Ainsi BUSWELL apporte les résultats suivants :

En 1^{ère} année de lecture (C.P.), un enfant a 18 fixations par ligne imprimée. La durée moyenne de pause est 660 millièmes de seconde. Il opère 5 mouvements de régression par ligne.

En 5^e année de lecture (C.M.2), le jeune lecteur fixe 7 fois par ligne. Chaque pause dure 252 millièmes de seconde et il est obligé de « régresser » une ou deux fois par ligne.

CHAPITRE 4

QUE PERÇOIT L'ŒIL DANS LA LECTURE ? COMMENT AMELIORER SA PERCEPTION VISUELLE

Puisque la lecture est d'abord une activité visuelle, elle suppose que l'œil puisse discerner, distinguer avec finesse les différentes formes de signes, de lettres.

D'une façon naturelle, l'œil ne perçoit jamais séparément une forme, un signe ou une lettre. Il les saisit par groupe. Mais le regroupement effectué par l'œil n'est pas celui du cerveau. Ce dernier assemble les signes en un groupe significatif, porteur de sens, tandis que l'œil opère ses découpages en fonction de sa plage de lecture, en fonction des capacités de sa rétine.

JAVAL et de nombreux chercheurs pensent que le groupe de trois éléments est le groupe de base le mieux perçu en vision directe par l'enfant et par l'adulte.

Une enquête sur l'enregistrement des lettres majuscules par les yeux a permis de les classer en deux groupes : les lettres à forme anguleuse et les lettres à forme arrondie.

Les lettres anguleuses sont :

A E F H I K L M N T V W X Y Z

Les lettres arrondies sont :

B C D G J O P Q R S U

D'une manière générale, les lettres arrondies sont moins bien perçues que les anguleuses. De plus la précision dans la perception d'un groupe de lettres peut varier selon que l'œil attaque ou termine ce groupe par une anguleuse ou une arrondie, surtout si la perception est très rapide, au centième de seconde par exemple.

Les lettres minuscules, elles, peuvent se classer d'après leur forme en trois groupes.

Les lettres sans dépassement :

a c e m n o r s u v w x z

Les lettres avec dépassement par le haut :

b d f h i k l t

Les lettres avec dépassement vers le bas :

g j p q y

Les groupes de lettres majuscules proposés dans « Lire vite et bien » tiennent compte de ces observations. Qu'il s'agisse des groupes de 3 lettres, de 4 ou 5 lettres, la proportion et la place des lettres anguleuses par rapport aux lettres arrondies ont été soigneusement dosées.

Les combinaisons de lettres minuscules sont également progressives. Les premiers mélanges comprennent surtout des lettres sans dépassement alors que les derniers sont constitués essentiellement de lettres dépassant par le haut et par le bas.

Selon l'avis général, les premiers groupes de lettres sont composés de trois éléments. Mais lorsqu'il saura voir rapidement ce groupe de base, l'œil sera éduqué à percevoir en vision directe des étendues comprenant jusqu'à 5 lettres majuscules ou 6 lettres minuscules. Par exemple :

B M T E V

ou

b t m p v z

Un espace blanc sépare deux lettres successives. C'est dire que le lecteur s'entraînera à lire d'un seul regard une plage correspondant à 9 lettres majuscules ou à 11 minuscules. Mais ceci ne veut pas dire qu'il soit réellement capable de lire 9 ou 11 lettres en vision directe. Les groupes de lettres ne forment pas des mots. Il est certain que, dans la lecture naturelle, celle du journal par exemple, notre œil est aidé dans son travail de perception par la mémoire et par le cerveau. Un mot sera plus vite lu si l'esprit en saisit immédiatement le sens ou si la mémoire a déjà enregistré ce mot au cours de lectures antérieures. Pour des mots familiers, l'œil peut saisir une plage de 20 lettres (en vision directe et vision périphérique), par exemple. Mais l'œil doit travailler seul ici. C'est la condition pour voir sa perception progresser. Les groupes de lettres n'ont pas de signification. C'est un exercice de lecture pure, sans soutien de mémoire ou de sens.

Il peut arriver que dans les parcours faciles des groupes de lettres ressemblent à des « mots » prononçables. Mais les difficiles sont imprononçables. Leur lecture produit un double effet.

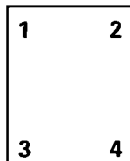
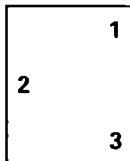
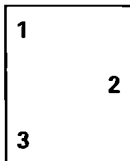
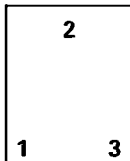
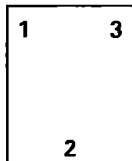
1. La lecture se dévocalise progressivement. Au moment où l'on doit recopier les lettres projetées, les cordes vocales ne sont plus d'aucun secours.

2. Cette lecture favorise le travail de mémorisation immédiate. Il faut retenir cet ensemble de lettres impossible à dire. L'acte de lire devient plus sûr.

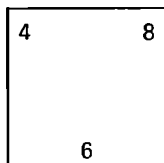
Ainsi pourront être supprimés peu à peu les mouvements de vérification dont nous avons parlé. De plus cette vivacité et cette attention visuelles seront une aide efficace par la suite pour retenir l'orthographe des mots.

Le logiciel « Lire vite et bien » projettent aussi des groupes de chiffres disposés en forme de triangle et de carré ou aux extrémités des arêtes d'un cube. La plage de lecture n'est plus horizontale. Une étendue plus importante de la rétine devra travailler. Celle-ci n'est-elle pas « aveugle » en certains endroits, à droite ou à gauche, au-dessus ou en dessous de son centre ?

Cinq schémas faciles permettent d'explorer le comportement du fond de l'œil :

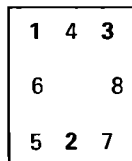


Le lecteur devra également intérioriser le tracé de chaque schéma pour pouvoir, une fois la perception terminée, recopier les chiffres dans l'ordre indiqué par les numéros 1,2,3,(4). L'œil voit et organise l'espace (une surface plane) non plus horizontalement, mais en oblique, du haut vers le bas et du bas vers le haut. Par exemple



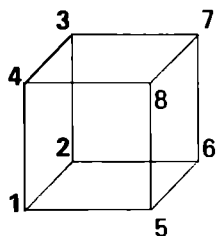
sera recopié 468 et non 486
(selon le premier schéma)

Ces cinq schémas sont repris ensuite ; mais l'œil doit les lire au milieu d'autres chiffres. La perception visuelle devient sélective. Ce sont les schémas difficiles du logiciel. Voici, par exemple, le premier schéma :

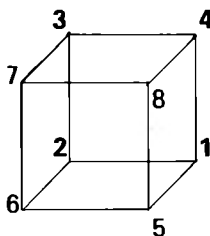


De cet ensemble de huit chiffres il faut « sortir » 1,2,3

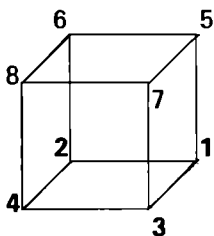
Les derniers schémas, en relief, sont au nombre de six, autant que les faces d'un cube : côté gauche, dessous, dessus, derrière, devant, côté droit. A chaque fois il s'agit de sélectionner parmi huit chiffres les quatre qui forment l'une de ces faces et de les recopier dans l'ordre des numéros 1,2,3,4.



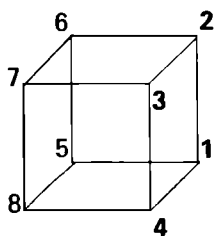
Côté gauche



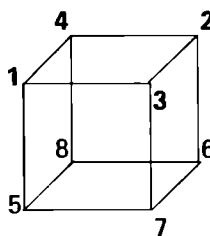
arrière



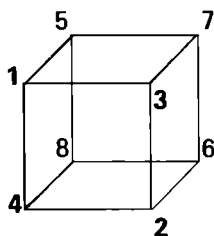
dessous



Côté droit



dessus



devant

A noter que les chiffres et les commentaires imposent à l'œil de voir ces cubes transparents par le dessus et du côté droit. Sans rien changer aux dessins et en ignorant les indications, il suffit de se situer par l'imagination à gauche et au-dessous de chaque cube pour que l'œil le perçoive de cette nouvelle manière : l'arrière devient l'avant. La perception visuelle de l'être humain s'enrichit d'un nouvel élément : celui du point de vue, entendu au sens strict du terme, c'est-à-dire du point d'où l'on voit...

L'organisation de l'espace dans chaque face (indiquée par les numéros 1,2,3,4 soulignés en gras ici) impose à l'œil une vision très sélective et complexe : verticale de bas en haut ou de haut en bas ; horizontale de gauche à droite ou de droite à gauche ; oblique simplement ou doublement croisée.

Tous ces types de perception visuelle portant sur des lettres disposées horizontalement ou sur des chiffres placés selon des schémas à mémoriser apportent à l'œil une capacité accrue de lecture, une rapidité de fixation et une vision globale organisée, fort appréciables ensuite dans la lecture habituelle.

Aucune lettre dans un mot, aucun chiffre dans un nombre ne pourra échapper au lecteur entraîné. Les inversions de lettres dans un mot, de chiffres dans un nombre pourront être plus facilement évitées ; ainsi que les confusions. Le sens d'un graphique, les éléments d'un plan, les détails d'un tableau seront plus facilement et plus rapidement repérés.

Par cette technique, l'utilisateur acquerra un certain confort visuel, fait de rapidité, de sécurité et de réceptivité accrue et étendue. Les mouvements horizontaux, verticaux ou obliques sont intérieurs. L'œil reste immobile au cours de la perception ; c'est le cerveau qui doit parcourir selon un certain sens l'espace jalonné de lettres ou de chiffres.

Le confort visuel sera plus grand lorsque l'œil sera associé à ces mouvements.

CHAPITRE 5

GENERALITES

1) Objectif

- Ce logiciel est destiné à toute personne sachant lire couramment, c'est-à-dire aussi bien aux adultes qu'aux enfants à partir de 8 ans.
- L'objectif est de réussir à lire tous les types de lecture à la vitesse maximum (vitesse 6), c'est-à-dire aux environs de 1/100^e de seconde.

2) Ordre d'utilisation

- Le logiciel comprend 4 parties :
 - un test de niveau
 - un cycle de lettres majuscules
 - un cycle de schémas de chiffres
 - un cycle de lettres minuscules
- Il n'est pas conseillé de faire entièrement la première partie avant de passer à la seconde. Bien au contraire, il est important d'alterner les types de lecture. Voici, à titre d'exemple, une progression classique :
 - A - 1) test de niveau 1
 - 2) lecture des trois lettres majuscules
 - 3) lecture des cinq schémas de chiffres : niveau 1
 - 4) lecture des trois lettres minuscules
 - B - 1) tests de niveau 1 et 2
 - 2) lecture des quatre lettres majuscules
 - 3) lecture des cinq schémas de chiffres : niveau 2
 - 4) lecture des quatre lettres minuscules
 - 5) composition personnelle de « figures libres »
 - C - 1) tests de niveau 2 et 3
 - 2) lecture des cinq lettres majuscules
 - 3) lecture des trois premiers schémas de chiffres : niveau 3
 - 5) composition personnelle de « figures libres »
 - D - 1) tests de niveau 3 et 4
 - 2) lecture des trois derniers schémas de chiffres : niveau 3
 - 3) composition personnelle de « figures libres »
 - 4) lecture de six lettres minuscules
 - 5) test de niveau 4

Remarque : les plus jeunes enfants utiliseront surtout les parties A et B.

3) Comment choisir son exercice

- Au début du programme, le menu suivant apparaît :

1 TESTS DE NIVEAU 2 LETTRES MAJUSCULES 3 SCHEMAS DE CHIFFRES 4 LETTRES MINUSCULES
--

Choisissez votre exercice en tapant **1** **2** **3** ou **4**

- Selon le jeu choisi, vous devez dans un deuxième temps indiquer la vitesse, le nombre de lettres, le schéma de chiffres, etc...

Ces choix se font essentiellement à l'aide d'un tableau à double entrée.





Exemple de tableau pour les lettres majuscules

	NOMBRE DE LETTRES		
	3	4	5
VITESSE 1			
VITESSE 2			
VITESSE 3			
VITESSE 4			
VITESSE 5			
VITESSE 6			

12/20
Choix conseillé
4 lettres
Vitesse 2
Parcours 2
ENTREE

↑
tableau à double entrée

↑
panneau indicateur

● LE CHOIX DE LA VITESSE ET DU NOMBRE DE LETTRES (ou du NIVEAU DE DIFFICULTE s'il s'agit des chiffres), se fait à l'aide des touches     Grâce à elles, vous positionnez le curseur à l'intersection de la vitesse et du nombre de lettres de votre choix. Le tout se colore en rouge.

Vous appuyez ensuite sur la touche **ENTREE** pour valider votre choix. Remarque : il est déconseillé, au moins pour les débutants, de sauter les étapes et de passer par exemple de la vitesse 4 à la vitesse 6 sans passer par la vitesse 5.





● POUR LES LETTRES, une autre sélection est à opérer, celle du parcours. Tapez simplement le numéro du parcours choisi ; il s'inscrira alors, à l'écran, dans le panneau indicateur.

● POUR LES CHIFFRES, après l'apparition des différents schémas, tapez le numéro correspondant à celui de votre choix.

Remarque : la partie TEST ne concerne que les lettres. Pour les chiffres, il est conseillé de commencer les séries à la vitesse 1. Il faut, en effet, laisser à l'œil le temps de s'accoutumer à la vision directe : la réussite à la vitesse 6 dépend en grande partie des entraînements à moindre vitesse.

4) Comment lire ses résultats

● A la fin d'un exercice, la même grille apparaîtra et le panneau indicateur conseillera cette fois-ci, en fonction des résultats obtenus, les choix à faire pour le tour suivant.

Si vous souhaitez suivre les conseils de l'ordinateur, vous appuyez simplement sur la touche **ENTREE** sinon, utilisez les touches     pour déplacer le curseur à l'intérieur de la grille puis appuyez sur **ENTREE**.

● LE JOURNAL DE BORD permettra, pour chaque type de lecture, de suivre sa propre progression (voir fin de ce chapitre).

5) Pour interrompre un exercice ou en changer

● Appuyez sur la touche **R.A.Z.** Le menu suivant apparaîtra :

- | |
|--|
| <ol style="list-style-type: none">1. Rejouer2. Autre jeu3. Arrêt |
|--|

Vous avez ainsi la possibilité :

- de recommencer un exercice du même type (tapez **1**)
- de lancer automatiquement le chargement de l'exercice suivant (tapez **2**)
- ou d'arrêter le programme (tapez **3**).

6) Conseils pratiques

● Régler la luminosité de l'écran un peu au-dessous de la normale car le diaphragme de l'œil est plus largement ouvert lorsque la lumière est moins intense. Ainsi, la rétine sera plus réceptive.

● Se situer à une bonne distance de l'écran (0,80 m à 1 m) et placer cet écran de façon à pouvoir le regarder la tête très légèrement inclinée en avant.

● **TRES IMPORTANT** : au cours d'une lecture, les yeux doivent absolument rester fixes et centrés au milieu du rectangle blanc (et non à gauche de la ligne à lire, comme nous le faisons habituellement). Dans les parcours de lettres majuscules et minuscules, une série de rectangles se concentrant rapidement vers le lieu de lecture précèdera l'apparition des lettres et aidera ainsi le lecteur à bien centrer son regard. Un point noir au milieu du rectangle blanc remplira la même fonction dans les séries de chiffres : c'est ce point qu'il faut regarder. Précisons même que plus ce point sera fixé attentivement plus la vision périphérique sera nette et sûre. Au niveau 3, le lecteur cherchera lui-même à situer correctement son regard pour une meilleure perception.

● Ne pas chercher à « dire » dans sa tête ce qu'on lit. Il faut dévocaliser la lecture.

● EN CAS DE BLOCAGE...

— Si l'utilisateur reste bloqué à la même vitesse plus de quatre fois consécutives, qu'il relise les conseils pratiques ; en particulier, qu'il veuille à fixer intensesment ses yeux au centre du rectangle blanc. Peut-être faut-il incliner un peu plus la tête en avant et ouvrir au maximum son regard, comme si on voulait regarder par-dessus ses lunettes.

— Si le succès ne vient pas, alors passer à d'autres types de lecture. Il y a de grandes chances pour que le déblocage s'opère aisément par la suite.

— Il est possible que le manque de réussite vienne aussi du fait que l'on confonde à grande vitesse certaines lettres ou certains chiffres, par exemple le u et le v, le 0 et le 6 ou le 3 et le 8.

— Enfin, le blocage peut être dû à un défaut de mémorisation : on ne se souvient plus de ce qui a été lu.

Dans ces deux derniers cas, il faut beaucoup s'entraîner.

— Attention, la fatigue peut aussi influencer l'acuité visuelle.

TEST DE NIVEAU

1) But

- Déterminer la vitesse et le nombre de lettres par lesquels l'utilisateur débutera les exercices sur les majuscules et les minuscules.
- Connaître le niveau atteint après quelques exercices d'entraînement.

2) Les différents niveaux

- Niveau 1 : lecture de trois lettres
- Niveau 2 : lecture de quatre lettres
- Niveau 3 : lecture de cinq lettres
- Niveau 4 : lecture de six lettres (pour les minuscules uniquement)

3) Déroulement

- Indiquez le type de lecture : majuscules ou minuscules. Tapez respectivement **1** ou **2**.
- Puis choisissez le niveau du test : tapez **1** **2** **3** ou **4**.
- Le test commence. Vous allez essayer de reproduire successivement 24 séries de lettres qui apparaîtront de plus en plus vite à l'écran :
 - 4 séries à la vitesse 1
 - 4 séries à la vitesse 2
 - 4 séries à la vitesse 3et ainsi de suite jusqu'à la vitesse 6.

4) Fin de l'exercice

- A la fin d'un test, l'ordinateur vous conseille la vitesse et le nombre de lettres par lesquels vous devez commencer les exercices sur les majuscules ou les minuscules.
- En appuyant sur **ENTREE**, vous verrez apparaître le menu suivant :

- | |
|-------------|
| 1 Rejouer |
| 2 Autre jeu |
| 3 Arrêt |

Vous avez ainsi la possibilité de recommencer un test, de lancer automatiquement le chargement de l'exercice suivant ou d'arrêter le programme.

LETTRES MAJUSCULES

1) Progression

● Trois lettres, puis quatre lettres, puis cinq aux différentes vitesses proposées.

Remarque : les jeunes utilisateurs viseront plutôt trois et quatre lettres aux vitesses possibles pour eux.

2) Choix de la vitesse et du nombre de lettres

● Indiquez votre choix à l'aide de la grille comme il est expliqué en page 33.

3) Choix du parcours

● Tapez un nombre entre 1 et 9.

● Il existe 27 parcours : 9 de trois lettres, 9 de quatre lettres, 9 de cinq lettres. Du premier au neuvième parcours, les difficultés de perception visuelle et de réceptivité grandissent à cause des mélanges de lettres (voir chapitre 4 : lettres anguleuses et lettres arrondies).

● Commencez avec le parcours 1. Pour la suite, vous pourrez suivre les indications de l'ordinateur.

● Il faut éviter de reprendre les mêmes parcours, afin que l'œil ne reçoive pas le soutien de la mémoire : ce ne serait plus de la lecture pure.

● Les lettres doivent être recopiées dans l'ordre de la lecture normale (de gauche à droite).

4) Déroulement

● Chaque parcours comprend 21 « coups d'œil ». C'est-à-dire, que vous devez reproduire 21 séries de lettres. La première est un essai, elle n'est pas prise en compte. Les autres sont symbolisées en haut de l'écran par vingt petits yeux blancs.





● Vous avez tout le temps pour répondre. En cas de faute de frappe, utilisez la touche ← pour corriger votre erreur.

● Si votre réponse est correcte, un œil en haut de l'écran devient vert ; dans le cas contraire, il devient rouge.

Remarque : si la vitesse 6 a été atteinte avant le parcours 9, il est souhaitable de faire celui-ci à cette vitesse, pour vérifier que la lecture est bonne, même dans les cas les plus difficiles.

5) Fin de l'exercice

● A la fin d'un exercice, l'ordinateur indique votre score et vous conseille sur les choix que vous devez faire pour les parcours suivants.

● Appuyez sur **ENTREE** si vous êtes d'accord, sinon utilisez les touches     pour modifier les conditions de jeu.

● Pour changer de jeu, utilisez la touche **R.A.Z.**

SCHEMAS DE CHIFFRES

1) Les niveaux

- Niveau 1 : série facile avec cinq schémas différents
- Niveau 2 : série difficile avec cinq schémas différents
- Niveau 3 : série en relief avec six schémas et un schéma « figure libre ».

2) Choix de la vitesse et du niveau

- Il se fait selon le principe du tableau à double entrée, comme il est expliqué en page 33.

3) Choix du schéma

- Pour les NIVEAUX 1 et 2
— Tapez le numéro correspondant au schéma de votre choix. Il est conseillé de commencer par le schéma 1 pour bien intérioriser l'ordre de lecture 1-2-3

Niveau 1 (facile)

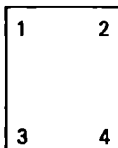
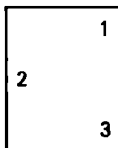
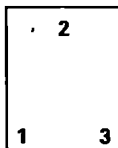
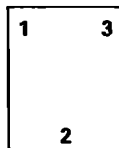


Schéma n°1

2

3

4

5

Niveau 2 (difficile)

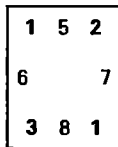
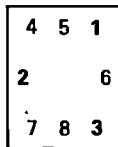
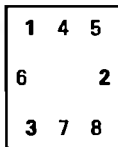
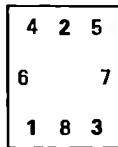
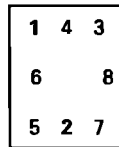


Schéma n°1

2

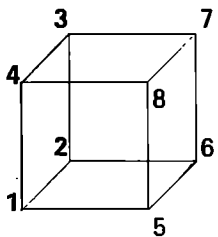
3

4

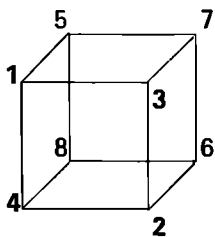
5

● Pour le NIVEAU 3 (série en relief)

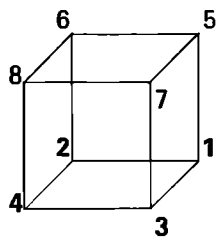
— Tapez également sur le nombre correspondant au numéro du schéma. L'ordre de lecture que vous devrez respecter est indiqué par les nombres 1-2-3-4. Ainsi, pour le schéma 1 vous devez lire les chiffres situés sur le côté gauche du cube.



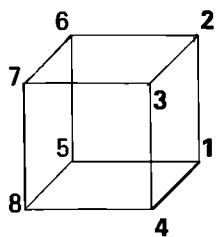
1 gauche



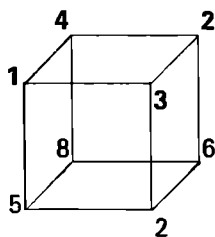
2 devant



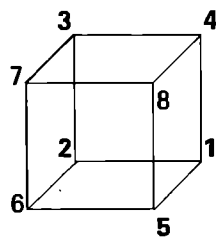
3 dessous



4 droit



5 dessus

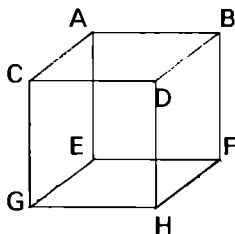


6 arrière

Si le joueur choisit de lire les chiffres situés sur le côté gauche du cube, il optera pour le schéma n° 1

— En principe les schémas sont classés par ordre de difficulté. mais il peut arriver que le schéma 4, par exemple soit plus facile pour certains que le schéma 3 : tout dépend si l'on est droitier ou gaucher d'œil.

— Pour la figure libre, vous devez taper successivement les quatre lettres qui correspondront au « sens » de la lecture de chiffres.

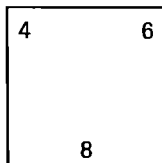


Si le joueur choisit de lire les quatre chiffres sur la face avant du cube dans le sens des aiguilles d'une montre, il tapera par exemple les lettres C D H G.

4) Déroulement

- Chaque exercice comporte 10 « coups d'œil » et un essai préliminaire.
- A vous de reproduire les trois ou quatre chiffres en fonction du schéma choisi.
- A chaque bonne réponse, un œil situé en haut de l'écran devient vert ; à chaque réponse incorrecte, il devient rouge.

Exemple



Le joueur a choisi le niveau 1 et le schéma 1. L'ordinateur fait apparaître le carré ci-dessus. Le joueur devra recopier les chiffres : 4 8 6.

5) Fin de l'exercice

- A la fin de l'exercice, l'ordinateur affiche votre score et vous conseille la vitesse, le niveau et le schéma à suivre pour les exercices suivants.
- Il vous est toujours possible de passer à un autre jeu en appuyant sur la touche **RAZ**

LETTRES MINUSCULES

Conseil : pour ceux qui confondent ou inversent des lettres, aborder ce jeu seulement après le niveau 1 des chiffres qui favorise la latéralité.

1) Objectif

- Lire cinq parcours avec trois, quatre, cinq puis six lettres à grande vitesse.
- Les enfants s'attacheront plus particulièrement aux exercices jusqu'à quatre lettres.

2) Les parcours

- Qu'il s'agisse de trois, quatre, cinq ou six lettres, les parcours se présentent comme suit :
 - parcours 1 : un mélange de lettres sans dépassement et de lettres dépassant par le haut, les premières étant plus nombreuses.
 - parcours 2 : un mélange semblable, mais cette fois-ci, les lettres dépassant par le haut sont plus nombreuses.
 - parcours 3 : un mélange de lettres sans dépassement et de lettres dépassant par le bas, les premières étant plus nombreuses.
 - parcours 4 : un mélange semblable, mais les lettres dépassant par le bas sont plus nombreuses.
 - parcours 5 : un mélange de lettres dépassant par le haut et de lettres dépassant par le bas.

3) Choix de la vitesse et du nombre de lettres

- Procédez comme pour « LES LETTRES MAJUSCULES » en utilisant le tableau à double entrée.

4) Déroulement

- Chaque parcours comprend dix « coups d'œil » et un essai préliminaire.
- Le temps d'attente entre chaque « coup d'œil » est variable. En effet, l'ordinateur doit trier parmi toutes les lettres de l'alphabet, celles qui correspondent au parcours demandé.
- Tapez les lettres qui vous sont apparues à l'écran.
- Les réponses correctes sont signalées autour de l'écran par des yeux verts, les autres par des yeux rouges.

Remarque : concernant les séries de six lettres, il est possible que vous ayez des difficultés à lire une telle plage de lecture, réservée par ailleurs aux adultes et aux jeunes bien entraînés. Pour favoriser la réussite, voici quelques conseils :

- a) s'exercer à élargir le champ visuel avec le schéma de chiffres à figure libre ;
- b) bien situer le regard au centre du rectangle, intensément, en inclinant un peu la tête en avant ;
- c) faire des exercices préliminaires en ne lisant que les deux lettres à chaque extrémité.

5) Fin de l'exercice

- A la fin de l'exercice, l'ordinateur affiche votre score et vous conseille la vitesse, le niveau et la parcours à suivre pour les exercices suivants.
- Il vous est toujours possible de passer à un autre jeu en appuyant sur la touche **R.A.Z**

LE JOURNAL DE BORD

Pour bien suivre vos progrès, n'hésitez pas à tenir à jour votre journal de bord.

1) Majuscules

- Inscrivez dans la case correspondant à la vitesse et au nombre de lettres le (ou les) numéro du parcours utilisé à chaque fois.

2) Chiffres

- Cochez ou coloriez la case correspondant au niveau, à la vitesse et schéma auxquels vous avez fait l'exercice, si toutefois votre résultat vous permet de passer à la vitesse supérieure.

3) Minuscules

- Cochez ou coloriez la case correspondant à la vitesse, au nombre de lettres et au parcours que vous avez fait, si le résultat obtenu vous permet de passer à la vitesse supérieure.

**JOURNAL DE BORD
MAJUSCULES**




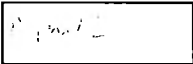
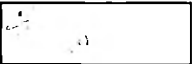

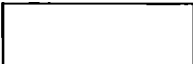
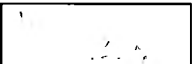
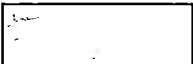
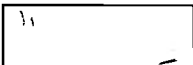
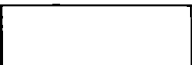
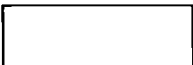
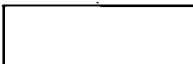

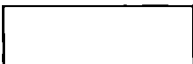
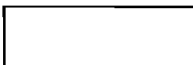


	3 LETTRES	4 LETTRES	5 LETTRES
VITESSE 1	<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text" value="S-V-T"/>
VITESSE 2	<input type="text"/>	<input type="text" value="L-V-T"/>	<input type="text"/>
VITESSE 3	<input type="text" value="A-V"/>	<input type="text"/>	<input type="text" value="S-V"/>
VITESSE 4	<input type="text"/>	<input type="text" value="L-V-T"/>	<input type="text"/>
VITESSE 5	<input type="text"/>	<input type="text" value="L-V-T"/>	<input type="text"/>
VITESSE 6	<input type="text" value="L-V-T"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>

Nom :

Prénom :

JOURNAL DE BORD

SCHEMAS DE CHIFFRES

	SERIE FACILE	SERIE DIFFICILE	SERIE EN RELIEF
	SCHEMA 1 2 3 4 5	SCHEMA 1 2 3 4 5	SCHEMA 1 2 3 4 5 6
VITESSE 1			
VITESSE 2			
VITESSE 3			
VITESSE 4			
VITESSE 5			
VITESSE 6			

Nom :

Prénom :

**JOURNAL DE BORD
MINUSCULES**

	3 LETTRES PARCOURS 1 2 3 4 5	4 LETTRES PARCOURS 1 2 3 4 5	5 LETTRES PARCOURS 1 2 3 4 5	6 LETTRES PARCOURS 1 2 3 4 5
VITESSE 1	<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text" value="pff"/>	<input type="text" value="pff"/>
VITESSE 2	<input type="text"/>	<input type="text" value="pff"/>	<input type="text" value="pff"/>	<input type="text"/>
VITESSE 3	<input type="text" value="pff"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>
VITESSE 4	<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>
VITESSE 5	<input type="text"/>	<input type="text" value="pff"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>
VITESSE 6	<input type="text" value="pff"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>

Nom :

Prénom :

**POUR UTILISER AU MIEUX LA
CASSETTE DE « LIRE VITE ET BIEN »,
VOUS TROUVEREZ EN ANNEXE DE
LA NOTICE QUELQUES CONSEILS
DE MANIPULATIONS
(Voir page 108)**

CHAPITRE 6

COMMENT MESURER L'EFFICACITE DE SA LECTURE

Chacun pourra vérifier ses progrès en lecture en faisant quelques uns des tests inclus dans ce livret, selon son âge et ses capacités. Ces tests sont composés d'un texte dont le nombre de mots est connu et d'un questionnaire à réponses multiples.

Les textes inférieurs à 550 mots sont en principe destinés aux enfants de cours élémentaire.

Ceux qui ne dépassent pas 1000 mots s'adressent aux enfants du cours moyen.

Les jeunes du cycle d'observation pourront utiliser les textes compris entre 1 000 et 1 500 mots.

Les suivants concernent les autres lecteurs, jeunes et adultes.

Il est important d'espacer les tests dans le temps et d'en faire un seul à la fois. Par exemple, un test avant de commencer le logiciel ou après avoir atteint le niveau 1. Un second, à mi-chemin. Un troisième, fin niveau 3 ou 4, selon ses possibilités du moment.

Pour mesurer sa lecture, deux facteurs sont à considérer : la vitesse de lecture spontanée et la vitesse de lecture efficace. Moins l'écart entre les deux est important, plus le rendement de sa lecture sera bon.

Vitesse de lecture spontanée :

Elle consiste à calculer le nombre de mots lus en une minute, en moyenne. Il s'agit donc de mesurer le temps pris à lire le texte choisi, en minutes et secondes, puis de déterminer sa vitesse moyenne à la minute... Pourquoi ne pas faire le calcul par son ordinateur en y entrant le petit programme suivant... ?

$10 V = \text{nombre total de mots} * 60 / (\text{nombre de minutes} * 60 + \text{nombre de secondes})$

20 PRINT « Vitesse de lecture spontanée = » ; V

Vitesse de lecture efficace :

Lire vite n'est pas suffisant. Qu'a-t-on retenu de cette lecture ? Le questionnaire à réponses multiples permettra de s'en rendre compte : on doit y répondre sans le texte sous les yeux.

Le temps consacré au questionnaire est illimité. Il suffit d'entourer ou de noter sur une autre feuille l'une des trois lettres a-b-c (une seule), celle qui correspond à la réponse que l'on considère comme la bonne. Il n'est pas question de revenir en arrière, pour corriger une réponse déjà faite.

Le but de ces questions n'est pas d'éclairer un détail de l'histoire lue, d'enrichir son vocabulaire, de développer le sens d'une expression ou d'un passage, de découvrir l'idée directrice du texte... Il vise le contenu global saisi à travers des détails choisis dans l'étendue complète du texte.

Le mot « compréhension » sera utilisé pour mesurer l'efficacité de la lecture : quel pourcentage de compréhension a-t-on en lisant ? Ce mot a ici un sens à bien définir. Le questionnaire ne cherche pas à déterminer si le lecteur *a compris* le sens final du texte, voulu et exprimé objectivement par son auteur, c'est-à-dire l'objet de la communication écrite. Il demande seulement à ce lecteur si tel et tel détails, telle et telle observations ou expressions *sont compris*, sont contenus dans cet écrit. Peut-être vaudrait-il mieux parler alors de pourcentage de mémorisation immédiate, d'enregistrement mental... ?

Le pourcentage de « compréhension » sera obtenu en multipliant le nombre de réponses bonnes (connu à l'aide du tableau-réponse) par 10 dans le cas de 10 questions ou par 5 dans le cas de 20 questions. On aura, par exemple, 80 % de compréhension, si l'on a obtenu 16/20 au questionnaire.

Finalement on pourra connaître sa vitesse de lecture efficace en multipliant sa vitesse de lecture spontanée par le pourcentage de « compréhension ». Si, dans l'exemple ci-dessus, le lecteur avait une vitesse de lecture spontanée de 200 mots/minute, sa vitesse de lecture efficace sera de 160 mots/minute (les 80 % de 200 mots/minute).

Test de lecture 1 : 280 mots

A la recherche du soleil

Vincent Pernice

Un jour, Poilour l'ourson décide de ne plus avoir froid, de retrouver le Soleil pour ne plus le quitter.

Il se met en marche sans quitter le ciel des yeux.

En chemin, il rencontre la poule.

« Où vas-tu, Poilour l'ourson ? »

— Je vais à la recherche du Soleil. Viens avec moi.

— Volontiers, dit la poule, je dois faire sécher mes haricots et le Soleil me manque. Il a disparu ; s'est-il perdu ? »

En chemin, Poilour et la poule rencontrent le chien.

« Où allez-vous, Poilour et la poule ? »

— Nous allons à la recherche du Soleil.

Viens avec nous.

— Volontiers, dit le chien. Ma douleur à la jambe revient et le Soleil me manque. Des cieux, l'hiver l'a-t-il chassé ? »

En chemin, Poilour, la poule et le chien rencontrent l'âne.

« Où allez-vous, Poilour, la poule et le chien ? »

— Nous allons à la recherche du Soleil.

Viens avec nous.

— Volontiers, dit l'âne. Mon écurie est trop sombre et le Soleil me manque. Dans les nuages gris, s'est-il caché ? »

Ils marchent sans quitter le ciel des yeux. Tout à coup, il fait tout noir, il fait tout froid ; c'est la nuit. Les quatre compagnons ont le cœur gros. Ils se blotissent dans le creux d'un rocher et, très fatigués, s'endorment.

Ils rêvent que le Soleil les traîne sur un nuage, sans soucis de corps à réchauffer, de haricots à sécher, de jambe douloureuse ou d'écurie sombre.

Au matin, qui chatouille leurs paupières ? Ils se réveillent ; c'est le Soleil.

« Allons, paresseux, dit-il.

Debout ! Si vous désirez m'accompagner tout le jour. La nuit, pour m'avoir près de vous et ne plus me quitter, il vous faudra rêver. »

La Ronde des mots 2^e livre Nathan.

Test de lecture 1 : A la recherche du Soleil

Questions

- 1** — Poilour, l'ourson décide de partir à la recherche du soleil
a/ pour lui dire bonjour
b/ pour faire un beau voyage
c/ pour ne plus le quitter
- 2** — Il rencontre la poule. « Le soleil me manque » dit-elle ;
a/ et je dois faire sécher mes plumes
b/ et je dois faire sécher mes haricots
c/ et je dois faire sécher mes poussins
- 3** — Il rencontre le chien. « Le soleil me manque », dit-il
a/ car je n'y vois plus très clair
b/ car ma jambe me fait mal
c/ car tout est triste sans lui
- 4** — Il rencontre l'âne. « Le soleil me manque », dit-il
a/ et mon écurie est trop sombre
b/ et mon écurie est glacée
c/ et mon écurie est humide
- 5** — Ils se mettent à marcher ensemble
a/ sans quitter le soleil des yeux
b/ sans quitter le ciel des yeux
c/ sans quitter la lune des yeux
- 6** — Tout à coup, il fait froid, il fait noir
a/ c'est la nuit
b/ c'est l'orage
c/ c'est la tempête
- 7** — Ils se blotissent au creux d'un rocher
a/ et s'endorment
b/ et se mettent à manger
c/ et attendent qu'il fasse clair
- 8** — Ils rêvent que le soleil
a/ les emporte sur la lune
b/ les emmène vers les étoiles
c/ les traîne sur un nuage
- 9** — Au matin le soleil les réveille
a/ en chatouillant leurs narines
b/ en chatouillant leurs paupières
c/ en chatouillant leurs oreilles
- 10** — « La nuit, pour m'avoir près de vous », dit le soleil,
a/ il vous faudra chanter
b/ il vous faudra danser
c/ il vous faudra rêver

Test de lecture 2 : 350 mots

L'éléphant qui ne voulait pas être éléphant

Vincent Pernice

Dans le miroir d'un étang, un éléphant se regardait ; il trouvait son ventre trop gros, ses oreilles trop larges, son nez trop long, sa queue trop petite.

Il était trop lourdaud quand il voulait danser, et trop pataud quand il voulait saluer.

Un jour, il décida : « Je veux être aussi agile que la gazelle, aussi féroce que le lion, aussi beau que l'oiseau de paradis, aux plumes noires, oranges, vertes. » Il alla trouver la gazelle.

« Gazelle rapide, je viens à votre école pour apprendre à m'élancer haut et loin comme vous, au-dessus des fourrés, au-delà des ravins, et à filer comme l'hirondelle.

— C'est très facile, répond la gazelle ; il suffit... il suffit comme moi de vous élancer haut et loin et de filer comme l'hirondelle. » L'éléphant saute haut et loin et... se retrouve à dix mètres de son point de départ, essoufflé, épuisé.

Une fois, deux fois, trois fois il saute haut et loin ; une fois, deux fois, trois fois il se retrouve sur place. Une fois, deux fois, trois fois il file comme l'hirondelle ; une fois, deux fois, trois fois il se retrouve à dix mètres de son point de départ.

Les lèvres pincées, la gazelle dit : « Vous êtes un bien mauvais élève ; vous ne ferez rien de bien ni rien de bon dans la vie. Comment pouvez-vous vivre sans savoir sauter haut et loin et filer comme l'hirondelle ? »

Pour payer sa leçon, l'éléphant abat quelques arbres qui gênaient la gazelle dans sa course. Puis honteux, tête basse, il retourne chez lui.

... Le singe ouistiti... le rejoint et lui dit à voix basse : « Eléphant! Eléphant! que tu es bête. De nous tous, ne sais-tu pas que tu es le plus fort et le plus craint ? De nous tous, ne sais-tu pas que tu es le roi de la forêt ? On se trompe en disant que tu ne feras rien de bien ni rien de bon dans ta vie. »

Depuis ce jour, l'éléphant ne se regarde plus dans le miroir de l'étang.

La ronde des mots 2^e Livre Nathan.

Test de lecture 2 : L'éléphant qui ne voulait pas être éléphant

Questions

- 1** — L'éléphant se regardait dans le miroir
 - a/ d'un lac
 - b/ d'un étang
 - c/ d'une marre
- 2** — Il trouvait son ventre
 - a/ trop gros
 - b/ trop rond
 - c/ trop large
- 3** — Il trouvait ses oreilles
 - a/ trop longues
 - b/ trop lourdes
 - c/ trop larges
- 4** — Il était trop lourdaud
 - a/ pour danser
 - b/ pour saluer
 - c/ pour marcher
- 5** — Il voudrait être agile
 - a/ comme un singe
 - b/ comme une gazelle
 - c/ comme une hirondelle
- 6** — Il voudrait être beau comme l'oiseau du paradis
 - a/ aux ailes majestueuses
 - b/ aux plumes noires, orange, vertes
 - c/ à la queue verte et noire
- 7** — Il vient à l'école pour s'élancer haut et loin
 - a/ par-dessus les sapins
 - b/ au-dessus des rochers
 - c/ au-dessus des fourrés et des ravins
- 8** — Il vient à l'école pour apprendre à filer
 - a/ comme une gazelle
 - b/ comme une hirondelle
 - c/ comme une rivière
- 9** — Alors il file et se retrouve
 - a/ à dix mètres
 - b/ très loin
 - c/ près de la gazelle
- 10** — Il retourne chez lui. Le singe lui dit :
 - a/ qu'il ne fera rien de bien
 - b/ qu'il devra prendre d'autres leçons
 - c/ qu'il est le plus fort de tous les animaux.

Test de lecture 3 : 355 mots

Grégoire et les ballons

Colette Nast

Un marchand de ballons vendait des ballons. C'était son métier. C'est un beau métier.

Depuis le matin, un petit garçon suivait le marchand. Il aurait bien aimé avoir un ballon. C'était le rouge qu'il voulait.

Or, il avait beau retourner ses poches — la droite, la gauche et la droite encore — il ne trouvait pas le plus petit sou, le pauvre Grégoire.

Il continuait de suivre le marchand et le marchand continuait de vendre ses ballons.

Mais il était fatigué. C'était facile à voir : il marchait lentement, le dos voûté, il boîtaït...

Le petit garçon s'approcha :

— « Mon bon monsieur, asseyez-vous sous ce pommier. Je vendrai vos ballons pendant que vous dormirez. Quand la journée sera finie, je vous apporterai l'argent qu'on m'aura remis. »

Ainsi fut dit. Ainsi fut fait. Le marchand s'endormit sous le pommier et Grégoire partit.

Il partit tout fier, ce garçon. Il partit le nez en l'air pour mieux voir ses ballons.

Pendant qu'il les regardait, le vent souffla, le ballon rouge s'envola et s'accrocha à la plus haute branche d'un chêne.

Grégoire suivit le ballon entra dans le jardin. Il s'arrêta au pied du chêne. Il vit alors un petit chat.

Le petit chat aussi vit le garçon... et ses ballons! Sa queue se mit à bouger, à bouger, ses yeux à briller...

Grégoire avait trop longtemps désiré un ballon pour ne pas comprendre ces yeux-là :

« Tu veux un ballon, petit chat ? »

Il décrocha le ballon vert, l'accrocha à sa queue. Et le chat tout joyeux grimpa en haut de l'arbre, sans dire merci d'aucune manière.

« Bah! dit Grégoire, j'ai encore six ballons à vendre. Je ne pouvais pas faire payer un chat! »

Mais, à ce moment-là, pan, pan, pan, il reçoit trois glands sur le nez. Levant les yeux, il aperçut un écureuil qui sautait... Grégoire avait trop longtemps désiré un ballon pour ne pas comprendre ces sauts-là :

« Tu veux un ballon, écureuil ? »

De branche en branche, en une seconde il fut là. Le garçon attacha un ballon violet autour de sa patte. Et l'écureuil disparut comme il était venu.

« Bah! dit Grégoire, je ne pouvais pas faire payer un écureuil! »...

Lire et parler CE1 Nathan.

Test de lecture 3 : Grégoire et les ballons

Questions

- 1** — Le petit garçon suivait le marchand
a/ depuis une heure
b/ depuis longtemps
c/ depuis le matin
- 2** — Il aurait aimé avoir un ballon
a/ rouge
b/ vert
c/ blanc
- 3** — Le marchand était fatigué
a/ à cause des nombreux ballons
b/ parce qu'il était très âgé
c/ parce qu'il avait du mal à marcher
- 4** — Le petit garçon s'approche de lui et dit :
a/ « asseyez-vous sous ce chêne »
b/ « reposez-vous sous ce cerisier »
c/ « asseyez-vous sous ce pommier »
- 5** — Il continue :
a/ « dès que j'aurai tout vendu, je vous apporterai l'argent »
b/ « quand la journée sera finie, je vous apporterai l'argent »
c/ « quand la journée sera finie, je vous apporterai le reste des ballons ».
- 6** — Le petit garçon part le nez en l'air
a/ pour mieux voir le petit chat
b/ pour mieux voir ses ballons
c/ pour mieux voir les branches des arbres
- 7** — Un ballon s'en va. Grégoire le suit et s'arrête
a/ au pied d'un chêne
b/ au pied d'un pommier
c/ à la clôture d'un jardin
- 8** — Il donne ensuite au petit chat
a/ un ballon rouge
b/ un ballon vert
c/ un ballon violet
- 9** — Il accroche ce ballon
a/ à sa patte
b/ à sa queue
c/ autour du cou
- 10** — Ensuite le petit garçon lève la tête et voit un écureuil
a/ Il lui donne un ballon sans le faire payer
b/ Il lui fait payer le ballon
c/ Il refuse de lui donner un ballon

Test de lecture 4 : 550 mots

Le serment

André et Raymonde Baruc

Bijou avait cessé de se débattre, il ne savait même plus où il se trouvait ; il avait fermé les yeux, comprenant qu'il allait mourir.

Ce fut l'Oiseau d'Argent, celui qui nichait loin des hommes à la cime du vieux tilleul, qui vit Bijou flotter dans le bassin. L'Oiseau d'Argent ne pouvait seul sauver le petit chat. Il courut à la Maison Douce, frappa du bec à la fenêtre, cria, voleta. Les Enfants l'aperçurent.

— Que veut l'Oiseau d'Argent ? se demandèrent-ils.

Papa terrible et Maman chérie aussitôt comprirent : « L'Oiseau d'Argent veut que nous le suivions ! » Avec les Enfants, derrière l'Oiseau d'Argent, ils coururent au fond du jardin. Et là... Et là, dans le bassin des Poissons Rouges, ils virent le corps de Bijou ballotté par les petites vagues de l'eau...

Déjà Papa terrible avait escaladé le grillage. Maintenant il repêchait Bijou, pauvre chiffon qui ruisselait.

Alors on court à la cuisine, on allume le radiateur électrique. Par toutes sortes de mains, Bijou est séché, chauffé, frictionné...

Bijou, pourtant n'était pas encore sauvé. Il fallut, pendant plus d'une heure, le frictionner devant le feu. Enfin, l'une après l'autre il étendit les pattes, ses yeux s'ouvrirent, il miaula.

— Du lait bien chaud ! crièrent les Enfants...

... Bijou s'approcha de la soucoupe. Sa langue, un peu moins vite qu'à l'ordinaire, lapa le lait. Ensuite, il s'endormit. Sur la pointe du pied, la famille s'éloigna...

Le lendemain, Bijou trotta comme les autres matins. Dans le jardin, près du vieux tilleul, il retrouva l'Oiseau d'Argent.

— Oiseau d'Argent, je ne te connaissais pas ; les Enfants m'ont dit que je te dois de vivre ; pourquoi fus-tu si bon pour moi ? lui demande Bijou.

— J'habite ici depuis longtemps, répondit l'Oiseau d'Argent, les Enfants m'y ont toujours vu ; ils savent que je vis seul mais que je suis un oiseau d'amour...

— Comment te remercier ? reprit Bijou...

— Ecoute, si tu veux me remercier de t'avoir sauvé, promets-moi de ne jamais attaquer mes frères.

Bijou répondit aussitôt qu'il le promettait. L'Oiseau d'Argent secoua la tête :

— Ne parle pas si vite, tu es jeune ; tu ne sais pas encore qu'un serment ne doit pas se trahir.

La voix de l'Oiseau d'Argent devenait grave et lente. Mais, quoiqu'il fût encore un petit chat, Bijou comprenait la valeur d'un serment.

— Oiseau d'Argent, dit-il, de ma vie je ne m'attaquerai à tes frères, je te dois trop!

— Souviens-toi, reprit l'Oiseau d'Argent, que tu devras toujours tenir ta parole, même si un jour tu meurs de faim!

Bijou eut soudain froid comme si le soir emplissait le jardin :

— Mon Oiseau d'Argent tu me fais peur... Quoi qu'il arrive, je ne trahirai pas mon serment.

— A la vie, à la mort, tu peux donc toujours compter sur moi, dit l'Oiseau d'Argent.

Bijou sentit alors la lumière revenir dans le jardin. Les roses sentirent plus fort encore ; au-dessus des troènes, les papillons dansèrent. La brise chanta. L'Oiseau d'Argent lui répondit.

— Comme l'Oiseau d'Argent chante bien aujourd'hui! murmurèrent Papa terrible et Maman chérie. Sans doute nous annonce-t-il une belle journée!

— Peut-être est-il joyeux d'avoir sauvé Bijou ? répondirent les Enfants.

Leurs parents sourirent :

— Peut-être...

Plusieurs heures, l'Oiseau d'Argent chanta. Bijou toujours aussi recueilli, restait assis au pied du vieux tilleul. « Jamais je ne trahirai mon serment », se répétait-il.

Il ne savait pas qu'un jour, beaucoup, beaucoup plus tard...

Bijou de la maison douce
André et Raymonde Boruc
Lecture CE2
Ed. Nathan.

Test de lecture 4 : Le serment

Questions

1 — Bijou avait cessé de se débattre

- a/ il était mort
- b/ il fermait les yeux et allait mourir
- c/ il était fatigué de lutter

2 — L'Oiseau d'Argent qui le voit

- a/ niche sur le tilleul, près des hommes
- b/ niche au pied du tilleul, loin des hommes
- c/ niche en haut du tilleul, loin des hommes

3 — Il court à la maison et

- a/ frappe du bec à la fenêtre
- b/ vole autour des enfants .
- c/ crie après papa et maman

4 — Tout le monde suit l'oiseau

- a/ vers le grillage du bassin
- b/ au fond du jardin
- c/ au pied du vieux tilleul

5 — On revient à la cuisine. Pour sécher Bijou, on allume

- a/ le feu dans la cheminée
- b/ la cuisinière
- c/ le radiateur électrique

6 — Enfin

- a/ il miaule, étend ses pattes, ouvre les yeux
- b/ il étend les pattes, ouvre les yeux et miaule
- c/ il ouvre les yeux, étend les pattes et miaule.

7 — Bijou

- a/ boit le lait et se met à trotter comme les autres matins
- b/ boit vite le lait et s'endort
- c/ boit lentement le lait et s'endort

8 — Le lendemain près du vieux tilleul, il retrouve l'oiseau et lui dit

- a/ « merci de m'avoir sauvé la vie »
- b/ « je ne te connaissais pas... »
- c/ « les enfants m'ont dit que tu vis ici... »

9 — L'oiseau répondit

- a/ « j'habite ici avec les enfants »
- b/ « je te vois souvent avec les enfants »
- c/ « les enfants savent bien que je vis seul »

10 — En remerciement, Bijou ne doit plus

- a/ abandonner les oiseaux
- b/ manger les oiseaux
- c/ faire peur aux oiseaux.

- 11** — En réponse, l'Oiseau d'Argent secoue la tête
a/ parce qu'il est content
b/ parce qu'il refuse le serment de Bijou
c/ parce que Bijou promet trop vite
- 12** — L'oiseau lui parle alors
a/ d'une voix rapide, mais grave
b/ d'une voix grave et lente
c/ avec force.
- 13** — Bijou devra tenir sa promesse
a/ même s'il meurt de faim
b/ même s'il est en danger
c/ même s'il a peur
- 14** — Soudain, Bijou a froid et dit
a/ « Tu es exigeant, Oiseau d'Argent »
b/ « Oiseau d'Argent, tu me demandes beaucoup »
c/ « Mon Oiseau d'Argent, tu me fais peur »
- 15** — Bijou a fait son serment
a/ une fois
b/ deux fois
c/ trois fois
- 16** — Bijou comprend bien
a/ la valeur d'un serment
b/ la valeur de l'amitié
c/ la valeur de la vie.
- 17** — L'Oiseau d'Argent est
a/ un oiseau d'amour
b/ un oiseau qui tient ses promesses
c/ un oiseau sévère, exigeant
- 18** — Finalement, il répond à Bijou
a/ qu'il ne faut plus compter sur lui
b/ que Bijou peut toujours compter sur lui
c/ que Bijou trahira son serment
- 19** — L'oiseau se met à chanter parce que
a/ Bijou et lui ont fait un serment à la vie et à la mort
b/ la journée s'annonce belle
c/ parce qu'il a sauvé Bijou.
- 20** — Il chante
a/ tout le reste de la journée
b/ une bonne heure
c/ plusieurs heures

Le pot cassé

Contes et légendes de Normandie

Ce matin-là, le père Richardais s'était levé de méchante humeur. Et, naturellement, rien n'avait marché comme il aurait voulu. Il avait déchiré le col de sa chemise en s'habillant, craqué plus de deux allumettes pour faire prendre son feu. Mais le comble, ce fut quand il voulut prendre le pot de sel pour sa soupe. Comment fit-il ? Il aurait été bien incapable de le dire. Ce qui est sûr, c'est que le pot lui échappa des mains, tomba par terre, et se brisa en mille morceaux...

Après avoir proféré quelques jurons sonores, notre bonhomme commença par prendre une petite cuiller et ramasser tout le sel qui s'était répandu. Il y était bien resté mêlé un peu de cette poussière qui parsemait généreusement le sol en terre battue. Mais le père Richardais n'en avait cure : pensez-vous qu'il allait laisser perdre tout ce bon sel ?

Ayant opéré ce sauvetage et déposé le sel en petits tas sur la table, il se gratta la nuque : « Faudra se décider un jour à remplacer le pot cassé. Mais le plus tard possible, bien sûr. Pour l'instant, si on allait emprunter le pot du voisin ? »

Le voisin avait consenti au prêt.

Mais quand les choses commencent à vous être hostiles, rien ne va, et l'on a la main malheureuse. Le père Richardais venait tout juste de ramasser son sel dans le pot prêt, que celui-ci, à nouveau, lui glissa des mains et tomba sur le sol. Par chance, cette fois, il ne se brisa pas en miettes, mais se sépara tout net en deux parties.

Le bonhomme se rassura en constatant que la brisure était bien franche.

— On tâchera, pensa-t-il, d'arranger les choses sans que le voisin s'en aperçoive.

Le lendemain, il profita d'une absence du voisin pour se glisser sans bruit dans la maison et placer le pot cassé sur la cheminée en adaptant si bien les deux morceaux qu'à l'œil nu, il semblait absolument intact. Le voisin rentra chez lui, mais au bout d'un moment il arrivait chez le père Richardais.

— Vieux grigou! Maladroit! Tu ne m'avais pas dit que tu l'avais brisé, mon beau pot de sel... Mais je ne suis pas si bête : il faut payer. Qui casse les verres (et les pots) les paie...

— Non, ma foi, je ne paierai rien du tout!

— Oh, tu ne paieras rien! C'est ce qu'on verra!

Une semaine plus tard, le père Richardais voit entrer le facteur qui dépose chez lui une assignation. Il est convoqué pour la semaine suivante chez le juge de paix. Son embarras devient si grand qu'il se décide à consulter un avocat.

— Pas de témoins! dit celui-ci, eh bien il me semble que votre défense doit être facile : d'abord, vous pouvez prétendre que le pot était déjà cassé quand on vous l'a prêté. Vous pouvez dire aussi qu'il a été déjà cassé quand on vous l'a prêté. Vous pouvez dire aussi qu'il a été cassé par votre voisin alors que vous le lui aviez déjà rendu. Enfin, puisque personne ne vous a vu emprunter le pot, vous pouvez affirmer que vous ne l'avez jamais eu. Pas de témoins! L'affaire est dans le sac!

Le jour de l'audience arrive...

— Monsieur le juge, ma défense sera facile, et je puis prouver que mon adversaire est un menteur... Voilà, quand j'ai emprunté le pot, il était déjà cassé. Et d'une. Ensuite, quand je l'ai rendu, il était en bon état, et de deux. Enfin, ce pot, je ne l'ai jamais emprunté! Et de trois ! Le père Richardais n'a pas compris pourquoi il avait été condamné à payer le pot, à verser des dommages au voisin, et à acquitter tous les frais du procès...

Test de lecture 5 : Le pot cassé

QUESTIONS

- 1** — Ce matin-là, le père Richardais s'était levé
a/ en retard
b/ d'un bond
c/ de mauvaise humeur
- 2** — Rien n'avait marché comme il aurait voulu, car il avait
a/ déchiré son col et craqué plus de deux allumettes
b/ égaré ses sabots et craqué plus de deux allumettes
c/ déchiré son pantalon et son feu s'était éteint
- 3** — Puis il chercha à prendre son pot de sel
a/ pour le ranger sur la cheminée
b/ pour sa soupe
c/ pour le nettoyer
- 4** — Le pot lui échappa des mains et se brisa
a/ en mille morceaux
b/ en deux morceaux
c/ en dix morceaux
- 5** — Le père Richardais ramassa le sel avec un peu de poussière, car
a/ le sol était en terre battue
b/ il ne faisait jamais le ménage
c/ il n'y voyait pas très clair
- 6** — Il se dit qu'il faudra remplacer le pot cassé
a/ le plus tôt possible
b/ le plus tard possible
c/ dès aujourd'hui
- 7** — Le père Richardais alla chez le voisin qui accepta de lui
a/ prêter son pot
b/ donner son pot
c/ de lui échanger son pot contre un service
- 8** — Mais hélas! le pot du voisin se brisa
a/ en deux morceaux
b/ en mille morceaux
c/ en dix morceaux
- 9** — Le père Richardais reporta le pot chez le voisin après l'avoir
a/ si bien réparé qu'il savait que le voisin s'en apercevrait mais ne dirait rien
b/ si mal réparé que le voisin s'en apercevrait
c/ si bien réparé que le voisin ne devrait pas s'en apercevoir
- 10** — Le voisin qui s'est aperçu de la casse revient injurier le père Richardais
a/ une semaine plus tard
b/ quelques heures plus tard
c/ peu de temps après

- 11** — Le voisin lui dit
 a/ qui casse les pots, les répare
 b/ qui casse les pots, les paie
 c/ qui casse les pots doit s'excuser
- 12** — Le père Richardais décide d'aller consulter un avocat quand il reçoit
 a/ une lettre de menaces de son voisin
 b/ une convocation de la police
 c/ une convocation de la justice
- 13** — l'avocat lui dit :
 a/ pas de témoins! Votre défense sera facile
 b/ avec des témoins, votre défense serait plus facile
 c/ pas de témoins! Votre défense sera difficile
- 14** — L'avocat dit : Vous pouvez d'abord prétendre que
 a/ le pot était très fragile
 b/ le pot était déjà cassé quand il vous l'a prêté
 c/ votre voisin a cassé le pot sous vos yeux
- 15** — L'avocat dit : Vous pouvez également prétendre que
 a/ le pot a été cassé par votre voisin après que vous le lui ayez rendu
 b/ le pot a été cassé par son chat
 c/ le pot a été cassé par sa femme
- 16** — « Vous pouvez encore affirmer que
 a/ vous n'aviez aucune raison de lui emprunter son pot
 b/ vous n'avez jamais eu le pot
 c/ vous ne saviez même pas qu'il possédait un pot
- 17** — Le jour de l'audience, le père Richardais se défend ainsi :
 quand j'ai emprunté le pot
 a/ il était en bon état. Et d'une
 b/ il était cassé. Et d'une
 c/ il était vide. Et d'une
- 18** — Il poursuit : quand je l'ai rendu
 a/ il était en bon état. Enfin je ne l'ai jamais eu
 b/ il était cassé. Enfin je ne l'ai jamais vu
 c/ il était plein. Enfin je ne l'ai pas cassé
- 19** — Le père Richardais est finalement condamné car
 a/ il a été incapable de répéter au juge ce qu'il devait dire pour gagner
 b/ il n'avait pas de témoins pour prouver ce qu'il disait
 c/ son avocat l'avait très mal conseillé
- 20** — Il fut condamné :
 a/ à quelques jours de prison
 b/ à payer le pot et un kilogramme de sel
 c/ à payer le pot et les frais du procès

La salle au chocolat télévisé

Roald Dahl

La famille Teavee, suivie de Charlie et de grand-papa Joe, quitta l'ascenseur pour une salle si éblouissante de clarté qu'ils durent tous s'arrêter en fermant les yeux. M. Wonka remit à chacun d'eux une paire de lunettes noires et dit : « Mettez-les vite! Et tant que vous êtes dans cette salle, ne les enlevez pas, quoi qu'il arrive! Cette lumière peut vous aveugler! »

Dès qu'il eut chaussé ses lunettes noires, Charlie put regarder tranquillement autour de lui. La pièce était entièrement peinte en blanc. Même le sol était blanc, on n'y voyait pas un grain de poussière. Le plafond était hérissé de grosses lampes qui inondaient la salle d'une éclatante lumière, d'un blanc bleuté. Seules ses deux extrémités étaient meublées. A l'une d'elles se dressait une énorme caméra montée sur roues, et toute une armée d'Oompa-Loompas tournaient autour, en train de graisser les jointures, de tourner les boutons de réglage, de faire briller les objectifs. Ces Oompa-Loompas étaient vêtus de façon vraiment extraordinaire. Ils portaient des scaphandres de cosmonautes rouge vif avec des casques et des lunettes protectrices — du moins, cela ressemblait à des scaphandres de cosmonautes — et ils travaillaient dans un silence complet. Et les voyant faire, Charlie fut pris d'un étrange sentiment d'insécurité. Toute cette affaire sentait le danger et les Oompa-Loompas le savaient. Finis les bavardages, finies les chansons. Dans leurs scaphandres écarlates, ils maniaient l'énorme caméra avec lenteur et précaution.

A l'autre bout de la pièce, à cinquante pas environ de la caméra, un seul Oompa-Loompa (habillé également en cosmonaute) était assis à une table noire, les yeux fixés sur l'écran d'un très grand poste de télévision.

« Et voilà! cria M. Wondka, tout sautillant et tout excité, dans cette salle va naître la dernière, la plus importante de mes inventions : le chocolat télévisé!

— Mais qu'est-ce que c'est que ce chocolat télévisé? demanda Mike Teavee.

— Bonté divine, ne me coupe pas tout le temps la parole, mon garçon! dit M. Wonka. Il agit par la télévision. En ce qui me concerne, je n'aime pas beaucoup la télévision. A petites doses, passe encore, mais il faut croire que les enfants sont incapables de s'en tenir là. Ils ne s'en lassent jamais, ils restent collés à l'écran à longueur de journée...

— Comme moi! dit Mike Teavee.

— Tais-toi! dit M. Teavee.

— Tu es un gentil garçon, dit M. Wonka, mais tu parles trop. Allons! Quand j'ai vu fonctionner une télévision ordinaire pour la première fois, il m'est venu une idée extraordinaire. J'ai crié « Regardez! Si ces gens peuvent découper une photo en des millions de morceaux, et envoyer ces morceaux en l'air pour les recoller ensuite, pourquoi ne tenterais-je pas la même chose avec un bâton de chocolat? Qu'est-ce qui m'empêche de catapulter un vrai bâton de chocolat divisé en tout petits morceaux, et de le recoller ensuite? »

— Impossible! dit Mike Teavee.

— Tu crois? cria M. Wonka. Eh bien, regarde! Je vais expédier maintenant une tablette de mon meilleur chocolat à l'autre bout de cette salle — par la télévision! Hé! La-bas! Apportez le chocolat! » Six Oompa-Loompas apparurent aussitôt, portant sur les épaules une gigantesque tablette de chocolat comme Charlie n'en avait jamais vu. Elle était à peu près de la taille du matelas où Charlie dormait à la maison.

« Il faut qu'elle soit grande, expliqua M. Wonka, car tout est toujours beaucoup plus petit qu'avant, au moment de la projection. Même à la télévision ordinaire, vous avez beau prendre un grand et gros bonhomme, sur l'écran, il ne sera jamais plus grand qu'un crayon, pas vrai? Donc, allez-y! Partez! Non! Non! Arrêtez tout! Toi, là-bas! Mike Teavee! Recule! Tu es trop près de la caméra! Elle émet des rayons dangereux! Ils peuvent te réduire en un million de petits morceaux, en une seconde! C'est pour cela même que les Oompa-Loompas portent des scaphandres! Ça les protège! Bien! Ça va! Allez-y! Allumez! »

L'un des Oompa-Loompas mania un énorme commutateur. Il y eut un éclair aveuglant.

« Le chocolat est parti! » s'écria grand-papa Joe en agitant les bras. Il disait vrai! L'énorme tablette de chocolat avait complètement disparu!

« Il est en route! cria Mr. Wonka. Il s'envole dans l'air, au-dessus de nos têtes, désintégré en un million de petits morceaux. Vite! Venez par là! » Il se précipita vers l'autre bout de la salle, là où se dressait l'énorme poste de télévision. Les autres le suivirent.

« Regardez bien l'écran! cria-t-il. Ça vient! Regardez! » L'écran se mit à clignoter, puis il s'alluma. Et soudain, une petite tablette de chocolat apparut au milieu du rectangle.

« Attrapez-là! cria M. Wonka, de plus en plus excité.

— L'attraper? demanda en riant Mike Teavee. Mais ce n'est qu'une image sur un écran de télévision.

— Charlie Bucket! cria M. Wonka. Attrape-la! Etends la main et attrape-la! »

Charlie étendit la main et toucha l'écran. Et soudain, comme par miracle, la tablette de chocolat se détacha et il la sentit entre ses doigts. Son étonnement fut tel qu'il faillit la laisser tomber.

« Mange-là! » cria M. Wonka. Vas-y, mange-la! Elle sera délicieuse! C'est la même tablette! Elle a rétréci en chemin, voilà tout!

— C'est fantastique, absolument fantastique! suffoqua grand-papa Joe. C'est... C'est... C'est un miracle!

— Pensez, cria M. Wonka, imaginez ce que ce sera quand je le diffuserai dans tous les pays... Vous serez tranquillement chez vous à regarder la télévision ; et soudain, il y aura une annonce publicitaire sur votre écran, et une voix dira : « MANGEZ LES CHOCOLATS WONKA! LES MEILLEURS DU MONDE! VOUS NE LE CROYEZ PAS ? EH BIEN, GOUTEZ-LES! » Et vous n'aurez qu'à étendre la main pour cueillir la tablette! Eh bien, qu'en pensez-vous ?
— Magnifique! cria grand-papa Joe. Ça va changer la face du monde! »

R. Dahl

Charlie et la chocolaterie.

Ed. Gallimard (col. Folio-Junior).

Tiré de « Au fil des lecteurs » CM

de J Renault, F. Laurent

Nathan

Test de lecture 6 : La salle au chocolat

QUESTIONS

- 1** — La famille Teavee, en quittant l'ascenseur, passe :
- a/ dans un couloir
 - b/ dans une salle très claire
 - c/ dans une salle obscure
- 2** — M. Wonka remet une paire de lunettes
- a/ aux enfants
 - b/ aux Oompa-Loompas
 - c/ à chacun de ceux qui l'accompagnaient
- 3** — Les grosses lampes répandaient
- a/ une lumière rouge
 - b/ une lumière bleue
 - c/ une lumière blanche et bleutée
- 4** — A l'une des extrémités de la salle, il y avait
- a/ une caméra et un grand nombre de Oompa-Loompas
 - b/ une caméra et un Oompa-Loompa
 - c/ toute une armée d'Oompa-Loompas, sans caméra, avec un poste de télévision
- 5** — A l'autre bout, à environ
- a/ cinquante pas
 - b/ cinquante mètres
 - c/ soixante pas
- 6** — Un Oompa-Loompa était assis
- a/ sur une chaise noire
 - b/ sur un tabouret noir
 - c/ à une table noire
- 7** — M. Wonka annonce sa dernière invention
- a/ la tablette de chocolat
 - b/ le chocolat télévisé
 - c/ la télévision extraordinaire
- 8** — Les gens de la télévision peuvent découper une photo
- a/ en mille morceaux
 - b/ en des millions de morceaux
 - c/ en un million de morceaux
- 9** — M. Wonka affirme que :
- a/ les enfants regardent la télévision à petites doses
 - b/ les enfants sont incapables de regarder trop longtemps la télé
 - c/ les enfants peuvent rester collés à l'écran toute la journée
- 10** — Le chocolat est apporté par
- a/ six Oompa-Loompas
 - b/ dix Oompa-Loompas
 - c/ deux Oompa-Loompas

- 11** — La tablette de chocolat est portée
a/ sur les bras
b/ sur le dos
c/ sur les épaules
- 12** — Elle était à peu près grande comme
a/ la chambre où dormait Charlie à la maison
b/ son matelas
c/ un très grand poste de télévision
- 13** — Les Oompa-Loompas portent des scaphandres à cause
a/ de la lumière émise par les grosses lampes
b/ des rayons émis par la télévision
c/ des rayons émis par la caméra
- 14** — M. Wonka explique que :
a/ les choses projetées à la télé restent de la même grandeur
b/ les choses projetées à la télé sont toujours plus petites qu'avant
c/ les choses projetées à la télé sont parfois plus grandes, parfois plus petites qu'avant
- 15** — L'énorme tablette est désintégrée
a/ en un million de petits morceaux
b/ en des millions de morceaux
c/ en plusieurs millions de grains de poussière
- 16** — Le nom de Charlie est
a/ Backet
b/ Bucket
c/ Buchet
- 17** — Pendant que la tablette s'envole dans l'air
a/ les visiteurs sont déjà à l'autre bout de la salle
b/ ils se précipitent à l'autre bout de la salle
c/ ils doivent rester où ils sont
- 18** — Qui touche l'écran pour prendre la tablette de chocolat
a/ Mike Teavee
b/ M. Teavee
c/ Charlie
- 19** — Il était si étonné de la sentir entre ses doigts
a/ qu'il la laisse tomber
b/ qu'il faillit la laisser tomber
c/ qu'il faillit la casser
- 20** — « C'est fantastique », dit
a/ grand-papa
b/ M. Wonka
c/ Charlie

La maison d'HALVAR

d'après un conte suédois

Dans un coin de campagne suédoise, se dresse tout en haut des collines une grande maison vide dont les pierres ont une forme bizarre. Dans le voisinage, on l'appelle la maison de jeux des enfants, parce que ceux-ci l'adorent depuis toujours.

On raconte qu'il y a très longtemps cette maison de pierre appartenait à un géant nommé Halvar ; c'était le plus pauvre de tous les géants, car il donnait tout ce qu'il avait. Cela le rendait heureux, et tous ceux qui le connaissait l'aimaient.

Les jours de soleil, Halvar s'asseyait sur un énorme rocher, devant sa porte et parlait aux gens qui descendaient en ville, dans la vallée. Un jour, il vit approcher un étranger, qui conduisait une vache. Et quelle vache ! La pauvre bête n'avait plus que la peau sur les os, et son propriétaire ne valait guère mieux. Halvar ne se souvenait pas avoir jamais vu deux êtres aussi misérables.

L'étranger sourit à Halvar :

— Bonjour, monsieur, dit-il gentiment. Pouvez-vous m'indiquer la route de la ville ?

— Vous y êtes, répondit Halvar. Vous allez sans doute vendre votre vache ?

— Oui, répondit l'étranger. Ma femme et moi avons acheté une petite ferme. La vache s'y trouvait. Vous pouvez voir par vous-mêmes qu'elle n'est plus qu'un vieux sac d'os. Peut-être vais-je pouvoir l'échanger contre des fleurs ?

Nos affaires vont mal : ma femme et moi n'avons pas fait un repas convenable depuis des mois. Nos poules ne pondent pas d'œufs. Les mauvaises herbes, dans les champs, poussent plus vite que je ne les coupe. Elles étouffent les blés, si bien qu'il n'y a pas assez de farine pour faire une miche de pain...

Mais je ferais mieux d'aller le plus vite possible au marché : plus il y aura de monde, plus j'aurai une chance d'échanger ma vache. Le fermier toucha son chapeau de paille et reprit son chemin.

— Une minute, dit Halvar, que dirais-tu d'échanger ta vache contre sept chèvres ?

Le fermier n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous n'avez pas l'air plus riche que moi, dit-il. Pourquoi, diable, voulez-vous me donner sept chèvres contre cette vache famélique ?

— Tu m'es sympathique, dit Halvar, et je veux t'aider. Laisse la vache dans ton étable, et demain matin tu y trouveras à la place sept chèvres grasses.

Le fermier n'était pas convaincu. Jamais il n'avait rencontré une telle générosité. Mais la vache était plus encombrante qu'utile ; il décida donc de tenter sa chance.

Il rentra chez lui et mit la vache dans l'étable. Il resta éveillé une bonne partie de la nuit, ne tenant plus en place.

— Quel crétin j'ai été d'écouter ce géant, se disait-il, au matin ma vache aura disparu, l'étable sera vide et je serai encore plus pauvre qu'avant.

Il se réveilla à l'aube, s'habilla à la hâte et se précipita à l'étable. Oui, la vache avait disparu. Mais, à sa place il y avait les chèvres les plus belles, les plus grasses que le fermier ait jamais vues.

A partir de ce jour, la chance lui sourit. Les chèvres donnaient tant de lait que toute la famille pouvait en boire, et qu'il en restait assez pour faire du fromage. Le fermier vendit le fromage au marché et, avec l'argent, acheta des poules. Les poules pondirent tant d'œufs que le fermier et sa femme purent en vendre un grand nombre dont ils n'avaient pas besoin, et s'acheter ainsi de beaux vêtements neufs. Mieux encore, les chèvres mangèrent les mauvaises herbes dans les champs, si bien que le blé poussa, grand et solide. Il y avait plus de blé qu'il n'en fallait pour faire toute la farine nécessaire à la maison. Le fermier et sa femme vendirent du pain au marché et achetèrent de nouveaux meubles. Ils devinrent si riches qu'ils ne se souvinrent plus d'avoir été pauvres. Ils oublièrent Halvar le pauvre géant.

Un jour, le fermier partit rendre visite au maire de la ville. Il était devenu un homme très important. Sur son magnifique cheval blanc, il passa devant la maison du géant.

— Mon ami, appela Halvar, tu ne te souviens pas de moi ? Arrête-toi et viens déjeuner avec moi. Je voudrais te parler. Le fermier était pressé d'arriver.

— Je me souviens très bien de toi mais je n'ai pas de temps à perdre, répondit-il d'une voix maussade. J'ai des choses urgentes et beaucoup plus importantes à faire que de passer des heures avec ceux qui ne font rien d'autre que se prélasser au soleil. Je vais te donner un conseil. Si tu as trop à manger, garde les restes pour un autre jour. Alors tu deviendras peut-être aussi riche et aussi important que moi. Allez, bien le bonjour.

Halvar regarda le fermier et sa monture disparaître au galop. Le soleil brillait, mais Halvar se sentait si triste qu'il rentra et ferma sa porte.

Et soudain il sourit.

— Je ne vois pas pourquoi je me sentirais triste parce qu'un homme ne sait pas être reconnaissant, pensa-t-il. Aider les gens me rend heureux et je continuerai à donner ce que j'ai, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus rien.

Et il sortit, s'assit au soleil, et continua à faire bénéficier les passants de son amitié et de sa générosité.

C'est peut-être pourquoi la maison où il vécut, haut dans les collines de Suède, est pleine pour toujours de joie et de bonne humeur. Et c'est peut-être aussi pourquoi, au fil des années, les enfants ont préféré la maison de Halvar à toutes les autres maisons.

Test de lecture 7 : La maison d'Halvar

Questions

1 — Dans un coin de campagne, se dresse une maison qu'on appelle

- a/ la maison du géant
- b/ la maison des enfants
- c/ la maison de jeux des enfants

2 — Elle appartenait à Halvar, le plus pauvre de tous les géants

- a/ car il avait perdu une grande fortune
- b/ car il n'avait que la peau sur les os
- c/ car il donnait tout ce qu'il avait

3 — Les jours de soleil, Halvar s'asseyait devant sa porte

- a/ et parlait aux gens qui revenaient du marché
- b/ et parlait aux gens qui descendaient en ville
- c/ et proposait aux gens de partager son repas

4 — Un jour, il vit arriver un homme et une vache

- a/ jamais Halvar n'avait vu d'êtres aussi étranges
- b/ jamais Halvar n'avait vu d'êtres aussi misérables
- c/ jamais Halvar n'avait vu d'êtres aussi sympathiques

5 — « Peut-être, dit l'étranger, vais-je pouvoir échanger ma vache

- a/ contre des fleurs. »
- b/ contre des chèvres. »
- c/ contre des poules. »

6 — « Nos affaires vont mal, dit-il,

- a/ mes poules picorent le blé, mais ne pondent rien. »
- b/ mes poules ne pondent pas et les mauvaises herbes étouffent les blés. »
- c/ les renards mangent mes poules, et les oiseaux picorent le blé. »

7 — « Je ferais mieux d'aller au marché ;

- a/ plus il y aura de monde, plus j'aurai une chance d'échanger ma vache. »
- b/ plus il sera tôt, plus j'aurai une chance de gagner quelques sous. »
- c/ plus il sera tôt, plus vite je serai rentré chez moi. »

8 — Que dirais-tu, dit Halvar, d'échanger ta vache

- a/ contre un troupeau de chèvres
- b/ contre des chèvres bien grasses
- c/ contre sept chèvres

9 — Pourquoi ferai-je ça ?, dit Halvar

- a/ « parce que tu m'es sympathique et que je veux t'aider. »
- b/ « parce que tu es étranger et que je veux t'aider. »
- c/ « parce que tu es pauvre et que je le suis aussi. »

10 — Le fermier accepte la proposition d'Halvar

- a/ mais il n'est pas rassuré
- b/ mais sa femme le dispute
- c/ et il rentre chez lui, ravi d'avoir enfin de la chance.

- 11** — A l'aube, les chèvres bien grasses étaient là
 a/ et la vache avait également engraisé
 b/ et la vache était toujours là, un vrai sac d'os!
 c/ et la vache avait disparu.
- 12** — A partir de ce jour, il eut tant de lait
 a/ qu'il pouvait nourrir sa famille et ses amis.
 b/ qu'il pouvait nourrir sa famille.
 c/ qu'il pouvait acheter du fromage.
- 13** — Le fermier acheta des poules qui pondirent tant d'œufs
 a/ qu'il put acheter du pain
 b/ qu'il put acheter des vêtements neufs
 c/ qu'il put acheter un grand champ de blé
- 14** — Le fermier et sa femme devinrent si riches
 a/ qu'ils ne se souvinrent plus d'avoir été pauvres
 b/ qu'ils ne savaient plus où mettre leur argent
 c/ qu'ils se firent construire une grande maison
- 15** — Un jour le fermier revint en ville
 a/ pour acheter la maison du maire
 b/ parce qu'il était devenu l'ami du maire
 c/ pour rendre visite au maire.
- 16** — Il passe devant Halvar qui lui demande
 a/ de partager son repas et de bavarder
 b/ de venir près de lui pour lui parler
 c/ de lui donner un peu d'argent.
- 17** — Mais le fermier était pressé d'arriver. Il lui dit :
 a/ Je me souviens de toi, mais je n'ai pas d'argent sur moi.
 b/ Je me souviens de toi, mais je n'ai pas de temps à perdre.
 c/ Je ne me souviens pas de toi et je n'ai pas de temps à perdre.
- 18** — « Voici un conseil, dit l'étranger, si tu as trop à manger
 a/ fais-en profiter les autres ; je n'en ai pas besoin .»
 b/ garde les restes pour un autre jour.»
 c/ invite ton voisin qui m'a l'air assez maigre.»
- 19** — Halvar se sentit si triste
 a/ qu'il s'en alla sur le champ et s'enferma
 b/ qu'il ferma sa porte au fermier
 c/ qu'il regarda le fermier partir sans bouger
- 20** — Soudain, il sourit :
 a/ « Je continuerai à donner ce que j'ai. »
 b/ « Je ne donnerai plus qu'à ceux qui sont reconnaissants. »
 c/ « Je ne donnerai plus rien puisque les gens ne sont pas reconnaissants. »

Le merle et moi

Andrée-Paule Fournier

(Pierre a été renversé par une voiture, il reste en convalescence chez lui, avec son ami « Turelure », un merle apprivoisé...)

Une dizaine de jours ont passé. Depuis cinq jours, j'ai une superbe paire de béquilles en métal. Mes parents m'ont aidé à apprendre à marcher sur trois pattes. C'est joliment dur! La quatrième, celle qui est cassée, est d'un poids à vous entraîner par terre. Elle tire sur le haut de la cuisse, à croire qu'elle va s'arracher de l'aîne! Finalement, on s'y habitue, on ne la sent presque plus. Samedi prochain, papa et moi, nous apprendrons à descendre un escalier sur des béquilles. Je pourrai au moins aller jusqu'au tabac du coin acheter les cigarettes de papa et le journal.

Je trotte, « comme un lapin », dit tante Mimine, à travers l'appartement. Turelure me tient compagnie toute la journée. La nuit, il dort perché sur le dossier de « sa » chaise. Papa a bien ronchonné au début ; il était du même avis qu'Agnès, au sujet du « bric-à-brac ». Mais Turelure lui a fait des façons comme il sait si bien en faire et papa n'y a pas résisté. Il a arrangé la veille chaise de la cave : il l'a laquée en blanc et décorée de fleurs en plastique adhésif, « pour que Turelure ait son petit jardin ». En tout cas, c'est la chaise la plus hippie que j'ai jamais vue. Turelure en paraît content. La chaise trône au milieu d'un carré de linoléum également orné de fleurs. Voilà la salle-à-manger, chambre-à-coucher-salon-wc... le studio, de Monsieur Turelure.-

C'est lui qui me réveille, le matin : il quitte son dossier et vole à la tête de mon lit. Il se met à piailler, tout doucement, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que j'ouvre les yeux. Dès que je bouge, il danse tout un petit ballet en parcourant le bois du lit de long en large. Le battement de ses ailes achève de m'éveiller. Il ouvre le gosier tout grand et dit à peu près : « Krii, krîîî!! » Parfois, il est cinq heures du matin, alors je me fâche :

— Monsieur Turelure, on n'a pas idée de réveiller les gens à des heures pareilles!

Il proteste, discute et, si je crie plus fort, regagne son perchoir pour boudier, me jetant de petits coup d'œil par-dessous, tantôt de l'œil gauche, tantôt de l'œil droit. Il a tellement l'air de me dire :

— Tu es vraiment de mauvais poil, ce matin, pas moyen de te toucher avec des pincettes!

Je finis par éclater de rire. Alors, il fait un saut jusqu'à mon épaule et me picore le bout de l'oreille. Maman avait peur, au début, qu'il ne me crève un œil, par mégarde. C'est qu'il a un fameux bec! Mais je crois que je peux avoir confiance en lui : il sait toujours s'arrêter avant de me faire mal et ne s'approche jamais de mes yeux. Peut-être sait-il que c'est fragile ?

Une fois bien réveillé, j'attrape mes béquilles et nous gagnons le

cabinet de toilette, moi clopinant, Turelure voletant. Perché sur la tablette du lavabo, il assiste à mes ébats nautiques et débarbouillatoires. Ensuite, c'est son tour. Je fais couler un peu d'eau au fond du lavabo : il se baigne, s'ébroue, frétille. Puis il lisse son vêtement, plume par plume, jusqu'à ce qu'il soit bien lustré. En grand habit noir, il se dirige alors vers la table du petit déjeuner. Nous mangeons, qui des tartines beurrées trempées dans le café au lait, qui des graines et des miettes beurrées...

Turelure me suit toute la journée, volant près de moi à la hauteur de mon épaule gauche. Si je m'assois pour travailler, il se perche et me regarde sans bavarder. Si je joue sur la table avec mes petites voitures, il veut jouer aussi, jette le trouble et cause des accidents et des embouteillages. Nous nous disputons quelquefois! Si j'écoute de la musique, il se perche sur le poste de radio. Le jazz lui plaît. Il se trémousse, un peu plus et il danserait. La musique « pop » lui fait peur : les coups de cymbales, les vibrations sourdes l'affolent, il se jette après les murs... Je n'en écoute plus!

Ce qu'il préfère, c'est ma guitare : il se perche sur les cordes et gratte avec ses pattes. Les sons qu'il obtient le ravissent. Il n'est pas encore aussi bon guitariste que Louis XIV, — et moi non plus! — mais il aime ça!

En gros, il s'est fait très rapidement aimer de tout le monde à la maison. Agnès, à la vue de la chaise hippie, a retrouvé sa bonne humeur naturelle. Turelure l'a câlinée, en lui lissant les cheveux avec son bec (avec moi, il ne peut le faire, mes cheveux sont trop courts pour qu'il puisse les atteindre quand il est perché sur mon épaule) et en lui chuchotant dans l'oreille de petits « tjak tjak » confidentiels. Tante Mimine aussi a droit à des petites révérences qui la font rire et taper ses mains sur son tablier avec de grands « flap! flap! ». Turelure, au début, sautait en l'air de saisissement, mais à présent, les « flap! flap! » ne lui font plus rien, c'est tout juste s'il gonfle un peu les ailes, pour jouer le jeu.

Et papa? Ah papa, il faut le voir faire, avec Turelure! C'est un spectacle unique! Il commence à 7 heures et demie, lorsque nous nous mettons à table pour dîner. Turelure prend place sur son siège devant sa soucoupe. Papa commence par s'enquérir de sa santé : — Alors, M. Turelure, la santé est-elle bonne?

Turelure, occupé à bondir sur ses graines, lui adresse un petit hochement de queue en réponse.

— Très bonne, traduit papa, j'en suis fort aise pour vous! Et qu'avez-vous fait aujourd'hui? Du calcul avec Pierre? Pierre a-t-il compris, à votre avis, et a-t-il fait ses opérations justes? Ce n'est pas sûr, n'est ce pas? C'est bien ce que je pensais, il va falloir revoir cela ensemble...

Et papa continue ainsi, faisant les demandes et les réponses, pendant que Turelure hoche la queue de temps à autre, pour marquer combien il est content qu'on s'adresse à lui. Mais, au bout d'un moment, Turelure essaie de détourner la conversation vers des sujets intéressants, à son avis. Il vient de se percher sur l'épaule de papa et lorgne avec intérêt le contenu de son assiette. Le potage est fini. Il y a des pâtes au gratin, ce soir, et du bifteck haché. Tout cela est très bon pour les petits Turelure! Papa le bourre de menus morceaux, au grand scandale de maman :

— Quand je pense que tu me reproches de trop gâter les enfants. Ne le fais pas tant manger, ce merle, il va devenir obèse!

L'idée d'un Turelure obèse nous fait éclater de rire, Agnès et moi. Heureusement, il ne mange pas tous les soirs autant, car le repas n'est pas toujours à son goût! Il déteste le riz et n'aime guère le poisson, mais adore la ratatouille niçoise, les œufs durs et les gâteaux au chocolat. Je crois que, dans l'ensemble, il pourrait partager notre repas, mais je pense qu'il vaut mieux pour lui continuer à manger de la nourriture pour merles. Il m'en porte un peu, sur le bord de mon assiette, mais je n'ai jamais voulu y goûter, malgré les encouragements de ma sœur :

— Allez vas-y! Ce ne sont que des graines, après tout!

— Tu en as de bonnes! Vas-y, toi, ma belle!

Après dîner, nous regardons un peu les informations à la télé.

Quand il y a un western le dimanche, papa me permet de le regarder. Une fois, chez grand'mère, j'ai regardé un feuilleton policier que papa nous interdit. C'était plein de coups de poings, de coups de pistolet et de poursuites en voiture. Formidable! Et je n'ai même pas fait de cauchemars! J'ai beaucoup discuté là-dessus avec papa. Il assure que ces histoires-là sont bêtes, que la vraie vie n'est pas comme ça et que les bandits ne sont pas des gens à fréquenter : et si je recevais un coup de pistolet dans la fesse, hein!...

La plupart du temps, la télé s'éteint donc après les informations et la publicité. J'aime bien la publicité. D'abord, j'ai toujours le droit de regarder au moins ça! Et puis, il y a des petits films drôles, comme l'homme qui est tombé dans un trou parce qu'il pensait trop au roquefort. Mais Turelure a horreur de la télé : l'écran bleu l'attire, il va se cogner dedans, comme un papillon attiré par une lampe. Pour l'empêcher de se faire mal, je le tiens avec un mouchoir sur la tête. Il s'endort très vite, pendant que ses pattes me griffotent la main tout doucement. Je le réveille, tout ébouriffé de sommeil, pour pouvoir me mettre au lit. Il se perche sur son dossier et se rendort dès que la lampe est éteinte.

Andrée-Paule Fournier

Le merle et moi

Ed. Fernand Nathan (coll ; Bib.Int)

Test de lecture 8 : Le merle et moi

QUESTIONS

1 — Suite à un accident, Pierre a

- a/ un bras cassé
- b/ deux jambes cassées
- c/ une jambe cassée

2 — L'accident a eu lieu depuis

- a/ quinze jours
- b/ dix jours
- c/ cinq jours

3 — Depuis ce jour, Pierre

- a/ marche sur trois pattes
- b/ reste allongé sur son lit
- c/ n'arrive pas à se servir des béquilles

4 — Pierre apprendra à descendre l'escalier avec des béquilles

- a/ dans cinq jours
- b/ samedi prochain
- c/ la semaine prochaine

5 — Au sujet du « bric-à-brac », le père de Pierre est du même avis que

- a/ tante Mimine
- b/ sa mère
- c/ Agnès

6 — La nuit, Turelure dort

- a/ à la tête du lit de Pierre
- b/ dans la cave, sur la vieille chaise
- c/ sur le dossier de la vieille chaise

7 — Le papa de Pierre a décoré avec des fleurs en plastique

- a/ la chaise et le carré de linoléum
- b/ la vieille chaise de la cave
- c/ le carré de linoléum

8 — Le matin, Turelure réveille Pierre

- a/ en parcourant le bois de lit de long en large
- b/ en dansant un petit ballet
- c/ en piaillant doucement, puis très fort

9 — Parfois Turelure le réveille à cinq heures! Pierre finit par en rire.

Alors Turelure

- a/ lui picore l'épaule
- b/ lui picore le bout du nez
- c/ lui picore le bout de l'oreille

10 — Une fois bien réveillés, les deux amis se dirigent

- a/ vers la table du petit déjeuner
- b/ vers le cabinet de toilette
- c/ vers la fenêtre

- 11** — Toute la journée, Turelure suit Pierre
a/ en volant à la hauteur de son épaule gauche
b/ en volant à la hauteur de son épaule droite
c/ en se perchant sur son épaule gauche
- 12** — Turelure joue aux petites voitures avec Pierre et c'est la cause
a/ de parties de rire
b/ d'embouteillages, d'accidents, parfois de disputes
c/ du « bric-à-brac »
- 13** — Il aime aussi
a/ la musique classique
b/ la musique « pop »
c/ le jazz
- 14** — Il gratte la guitare
a/ avec son bec
b/ avec ses pattes
c/ en se perchant sur les cordes
- 15** — Il câline, en lissant les cheveux
a/ de tante Mimine
b/ de Pierre
c/ d'Agnès
- 16** — Le soir, la famille se met à table pour dîner
a/ à 7 heures et demie
b/ à 8 heures et demie
c/ à 8 heures
- 17** — Le père de Pierre fait la conversation avec Turelure. Celui-ci répond
a/ en battant des ailes
b/ en gonflant un peu les ailes
c/ en remuant la queue
- 18** — Ce soir, pour le dîner, il y a
a/ du biftek haché et du riz
b/ du bifteck haché et des pâtes
c/ du poisson et des pâtes
- 19** — Turelure adore
a/ le riz
b/ le poisson
c/ les œufs durs
- 20** — Turelure a horreur
a/ des westerns
b/ de la publicité
c/ du poste de télé

La dérive des continents

André Bérélovitch

Dès que la carte du monde a été à peu près connue, on a remarqué que les volcans n'étaient pas répartis au hasard sur la surface du globe. Ils sont groupés d'une part tout autour de l'océan Pacifique, (c'est ce qu'on appelait jadis, avec un petit frisson, le « ceinture de feu du Pacifique », d'autre part, le long d'une ligne qui irait des Antilles aux îles de la Sonde, en passant par les Açores, les Canaries, les volcans italiens et ceux de Grèce. On avait bien compris qu'il s'agissait de régions où l'écorce terrestre était plus instable qu'ailleurs ; mais le pourquoi de la chose échappait aux géologues et Alfred Wegener lui-même, lorsqu'il fait paraître en 1912 son grand livre, « la genèse des continents et des océans ; théorie des translations continentales », ne sait pas que ses idées donneront un jour la solution de ce problème, comme de beaucoup d'autres.

Jusqu'à une date toute récente, elles n'ont rencontré qu'incrédulité auprès des géologues, et à vrai dire on les comprend un peu : selon Wegener, les continents, ce symbole de solidité et de stabilité sont en mouvement depuis l'origine des temps géologiques, et dérivent encore à l'heure actuelle, comme les radeaux qui vogueraient sur une mer. Seulement, les radeaux seraient de gigantesques masses de roches, qui flottent sur une mer de lave liquide, profonde de dizaines de kilomètres ! Nous ne nous apercevons pas du mouvement de la Terre qui tourne sur elle-même à près de 1 700 kilomètres à l'heure ; comment sentirions-nous le vent de la course des continents, qui ne dérivent après tout qu'à la vitesse modeste de quelques centimètres par an. Au bout de cinq cents millions d'années toutefois, on obtient une distance parcourue de quinze mille kilomètres. Même maintenant, avec le recul et ce que nous avons appris depuis sur la Terre, la dérive des continents est difficile à imaginer au premier abord. Les contemporains furent, dans leur grande majorité, incrédules.

Wegener ne manquait pourtant pas d'arguments. Sa première démonstration, la plus simple et la plus convaincante, est à la portée de tout un chacun. Il suffit de prendre un planisphère terrestre, et de découper, dans une matière souple, la carte de l'Afrique et celle de l'Amérique du Sud, par exemple. On constate qu'elles s'emboîtent presque exactement, à condition de les faire pivoter sur elles-mêmes lorsque c'est nécessaire. Le cap Saint-Roque semble avoir été fait pour remplir le golfe de Guinée, la côte de Salvador (Bahia) est précisément aussi concave que celle du Gabon est convexe, le cap Frio comble la baie de Saint-Paul-de-Loanda. Ce ne serait rien encore : mais la carte géologique d'un continent est le prolongement exact de l'autre. Des deux côtés de l'Atlantique, on retrouve les mêmes roches, disposées de la même façon. On dirait vraiment une carte qui aurait été déchirée en deux.

Il pourrait s'agir, après tout, d'une coïncidence. Wegener s'appuie sur d'autres faits, plus troublants : vers la fin de l'ère primaire, il y a deux cent cinquante millions d'années, existaient des plantes que les géologues ont appelées « Glossopteris », sortes de fougères mais avec des feuilles simples, et non pas divisées comme celles des fougères actuelles ; elles ressembleraient assez à un palmier en miniature. On les retrouve en abondance dans les gisements de houille de cette époque, où elles ont laissé leur empreinte, et cela sur tous les continents de l'hémisphère austral : Afrique du Sud, Australie, Nouvelle-Zélande. C'est sans doute qu'à cette époque les continents austraux étaient réunis en un seul continent que Wegener baptise le « Gondwana ».

Au début de l'ère primaire, il y a plus de cinq cents millions d'années, vivaient des animaux primitifs, des tribolites par exemple, dont on a retrouvé des empreintes fossiles en Amérique et en Europe. Les espèces américaines sont différentes des espèces européennes ; seulement, on trouve des espèces américaines sur la côte occidentale de l'Afrique, entre Nouakchott et Saint-Louis du Sénégal, dans le Nord de la Grande-Bretagne, sur la côte Ouest de la Norvège et dans la moitié occidentale des îles de Terre-Neuve et du Spitzberg. En revanche, on rencontre des espèces européennes en Floride, sur la côte Ouest du Canada, près de Halifax, et dans la moitié orientale de Terre-Neuve et du Spitzberg. Comment expliquer une telle anomalie, si on n'admet pas que l'Océan, à cette époque reculée, séparait les deux moitiés de Terre-Neuve, par exemple, qui se sont rejointes ensuite quand l'Océan a disparu ? L'Océan Atlantique n'a donc pas toujours été semblable à celui que nous connaissons.

Enfin, et c'est l'un des arguments les plus forts de Wegener, on comprend mieux, si les continents ont changé de place au cours des âges, qu'on trouve des glaciers dans l'Inde tropicale, et des gisements de charbon dans les régions polaires. Au lieu de supposer que le climat terrestre a complètement changé depuis cette époque, il suffit d'admettre que ce sont les continents qui ont dérivé, dans le cas de l'Inde, par exemple, des régions froides de l'hémisphère Sud vers l'Equateur, puis vers le tropique du Cancer.

Les théories de Wegener dérangeaient bien trop les idées reçues pour que les savants les acceptent. Il eut quelques partisans ; mais la plupart préférèrent démontrer ses erreurs, plutôt que de se demander s'il n'avait pas raison. Wegener en avait commis de nombreuses, il est vrai, et d'autant plus qu'on ne possédait pas alors toutes les connaissances nécessaires pour développer ses idées.

On ne lui fit grâce d'aucune faute, pour adopter ensuite à son égard une attitude hypocrite et indulgente, comme envers un enfant aimable auquel on pardonne ses frasques à cause de son bon cœur :

« C'est un beau rêve, le rêve d'un grand poète. Mais essaye-t-on de l'étreindre, on s'aperçoit n'avoir dans les bras que de la vapeur, de la fumée. Elle attire, elle intéresse, elle amuse l'esprit, mais la solidité lui manque », écrivait, en 1924, Pierre Termier, géologue pourtant renommé.

Autrement dit : « Cher Monsieur, vos idées sont certainement très originales ; vous devriez vous occuper de journalisme, ou de science-fiction. Mais, en géologie, laissez faire les professionnels, l'homme-qui-sait. Vous ne savez que brasser du vent ; nous autres, nous travaillons dans le solide : des cailloux, des cailloux, encore des cailloux, toujours des cailloux, des fossiles, des mesures, des échantillons... c'est cela, la Science! Mais pas d'idées, de grâce! Laissez-nous tranquilles ; croyez-vous que nous ayons choisi ce métier pour penser ? Nous sommes des centaines et des milliers, nous occupons les revues scientifiques, les Instituts de recherche, les amphithéâtres des Facultés. Nous nous déchirons peut-être à belles dents, dans le silence feutré des cabinets et des salles de conférences, quand personne ne nous voit ; mais qu'une idée neuve paraisse, ah! c'est alors que nous nous serrons les coudes, que nous faisons barrage, comme un seul homme, pour l'empêcher de triompher! »

Heureusement, il se trouve toujours, à toutes les époques, parmi les hommes de science, un bon nombre qui se souviennent que la société pourvoit à leur entretien, leur évite le dur travail physique sans lequel l'homme ne pourrait subsister, à condition qu'ils se consacrent au service de la vérité.

Wegener devait périr en 1930, dans une tourmente de neige, alors qu'il cherchait à mesurer l'épaisseur de la calotte glaciaire qui recouvre le Groenland — une expérience que devaient reprendre avec succès les Expéditions Polaires Françaises avec Paul-Emile Victor. Wegener ne vécut pas assez longtemps pour voir les premières découvertes qui devaient confirmer ses théories de façon irréfutable. Un peu comme Galilée, il avait eu raison trop tôt. La supériorité de l'aventure scientifique sur toutes les autres, c'est qu'on n'a pas besoin, pour la vivre, de quitter les quatre murs de sa chambre : elle est, avant toute chose, une aventure de l'esprit.

On a beaucoup trop insisté, ces derniers temps, sur la rigueur scientifique, la prudence, les exigences de la démonstration. Bien entendu, il ne s'agit pas de les négliger : la science n'existe, la science n'est possible qu'à condition d'être rigoureuse. Mais cela ne suffit pas ; si toutes ces qualités, ô combien nécessaires, ne sont pas mises au service d'idées fécondes donc en perpétuel renouvellement, la prudence et la rigueur ne seront d'aucune utilité ; elles deviendront au contraire les obstacles principaux au progrès des idées nouvelles, les bastions et les remparts qui protègent les positions bien acquises des mandarins de la fausse science. Car les idées qui paraissent évidentes aujourd'hui ont toutes été naguère conquises de haute lutte, contre les préjugés, le faux bon sens, la suffisance des pontifes de la science. C'est pourquoi il faut être prêt à chaque instant, à réexaminer l'ensemble des idées reçues...

André Bérélovitch
Haroun Tazieff et les volcans
Ed. Fernand Nathan

Test de lecture 9 : La dérive des continents

QUESTIONS

1 — Les volcans sont groupés en partie

- a/ au milieu de l'océan Pacifique
- b/ autour de l'océan Atlantique
- c/ autour de l'océan Pacifique

2 — La Terre tourne sur elle-même à

- a/ 1 500 kilomètres à l'heure
- b/ 1 700 kilomètres à l'heure
- c/ 500 kilomètres à l'heure

3 — Au bout de cinq cents millions d'années, les continents ont dérivé

- a/ de 1 700 kilomètres
- b/ de 5 000 kilomètres
- c/ de 15 000 kilomètres

4 — Cette idée (que les continents dérivent)

- a/ a été tout de suite accueillie par les géologues
- b/ a été refusée jusqu'à ces derniers temps, par une grande majorité
- c/ a été oubliée jusqu'à une date récente

5 — Le géologue qui a avancé cette idée s'appelle

- a/ Alfred Wegener
- b/ Pierre Termier
- c/ Paul-Emile Victor

6 — Il a démontré que s'emboîtaient très bien (si on les rapprochait)

- a/ les côtes d'Afrique et d'Amérique du Sud
- b/ les côtes d'Afrique du Nord et d'Amérique du Nord
- c/ les côtes d'Afrique du Nord et d'Amérique du Sud

7 — Des deux côtés de l'Atlantique, on retrouve, disposées de la même façon

- a/ les mêmes végétations
- b/ les mêmes fougères
- c/ les mêmes roches

8 — La fin de l'ère primaire est datée

- a/ à 200 millions d'années
- b/ à 250 millions d'années
- c/ à 500 millions d'années

9 — Les « *Glossopteris* » sont

- a/ des palmiers en miniature
- b/ des fougères à feuilles simples
- c/ des fougères semblables à celles d'aujourd'hui

10 — Le « Gondwana » est

- a/ la réunion de tous les océans de l'hémisphère austral
- b/ l'ensemble formé par l'Australie et la Nouvelle-Zélande
- c/ la réunion, en un seul continent, de tous les continents austraux

- 11** — Les fossiles des animaux primitifs (des tribolites, par exemple) sont
- a/ différents en Amérique et en Europe
 - b/ semblables en Amérique et en Europe
 - c/ différents en Amérique et en Afrique
- 12** — Les parties occidentale et orientale de Terre-Neuve sont différentes
- a/ à cause des volcans de cette époque reculée
 - b/ à cause du climat qui a complètement changé depuis cette époque
 - c/ à cause d'une séparation entre elles, à cette époque là
- 13** — Les fossiles d'animaux primitifs européens se rencontrent aussi
- a/ sur la côte Est du Canada
 - b/ sur la côte Ouest du Canada
 - c/ dans le nord du Canada
- 14** — Combien d'arguments en faveur de la théorie nouvelle (celle de la dérive des continents) sont exprimés dans ce texte ?
- a/ trois
 - b/ deux
 - c/ un
- 15** — Dans le cas de l'Inde, on pense que le continent a dérivé
- a/ des régions froides vers l'Equateur
 - b/ de l'Equateur vers les régions froides
 - c/ du tropique du Cancer vers l'Equateur
- 16** — Les continents dérivent
- a/ quelques mètres par an
 - b/ quelques centimètres par an
 - c/ quelques millimètres par an
- 17** — Il fut considéré par les autres savants comme
- a/ un géologue professionnel
 - b/ un novateur de premier ordre
 - c/ un rêveur, plein de poésie
- 18** — Il mourut dans une tourmente de neige
- a/ en 1924
 - b/ en 1930
 - c/ en 1934
- 19** — En règle générale, tout homme de science mérite son nom
- a/ s'il sait examiner avec soin les échantillons, les fossiles, les cailloux...
 - b/ s'il combat avec vigueur les idées nouvelles
 - c/ s'il se consacre au service de la vérité
- 20** — La principale qualité du scientifique est
- a/ la prudence
 - b/ l'esprit créateur
 - c/ la rigueur

L'enlèvement de la redoute

Prosper Mérimée

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici :

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement ; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B + + +, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligantes. « Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

« En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit : « Mon lieutenant est mort hier ;... » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

« La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

« Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune « Elle est bien rouge, dit-il ; c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute ! » J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai, quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

« Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais

* petite fortification isolée

entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir, et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

« Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane (batterie de tambour) j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

« Vers trois heures un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine ; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

« Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut, sous des nuages épais de fumée.

« Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain, leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canonnières), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres »

« Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un danger réel, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je songeai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B + + +, rue de Provence. »

« Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa la parole : « Eh bien ! vous allez en voir de grises pour votre début. »

« Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière. »

« Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako (coiffure) et tua un homme auprès de moi.

« Je vous fais mes compliments, » me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako, « vous en voilà quitte pour la journée. » Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome « Pas deux fois sur le même objet » trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie », dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous félicite », reprit le capitaine, « vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir ; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et », ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, « leurs noms commençaient toujours par un B. »

« Je fis l'esprit fort ; bien des gens auraient fait comme moi ; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

« Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement ; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute. »

« Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon. »

« En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes caramades plus familiarisés avec ce bruit. « A tout prendre, » me dis-je, « une bataille n'est pas une chose si terrible. »

« Nous avançons au pas de course, précédés de tirailleurs : tout à coup Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux, sans tirer. « Je n'aime pas ce silence », dit mon capitaine ; « cela ne nous présage rien de bon. » Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

« Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élançèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de « Vive l'Empereur ! » plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

« Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi-détruit des grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil levé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon. »

« Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine. Bonsoir. » Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

« Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds, sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi. »

« A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant : « Vive l'Empereur ! » il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze charbonniers russes étaient avec eux. »

« Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine ? » demandait-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. « Et le plus ancien lieutenant ? » Voici monsieur qui est arrivé d'hier, » dit le sergent d'un ton tout à fait calme. Le colonel sourit amèrement. « Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force ; mais le général C + + + va vous faire soutenir. » — « Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ? » « F... ; mon cher, mais la redoute est prise. »

Tiré de « LITTÉRATURE ET LANGAGES »

2. Le conte — la poésie p. 64

Ed Nathan

Test de lecture 10 : L'enlèvement de la redoute

QUESTIONS

- 1** — Le héros de cette histoire est mort
a/ à la bataille d'Iéna
b/ de la fièvre en Grèce
c/ au champ d'honneur à Cheverino
- 2** — Le colonel du régiment, qui m'avait reçu brusquement, changea d'attitude
a/ quand il lut la lettre de recommandation
b/ quand il m'eut présenté au capitaine
c/ quand il lut mes précédents états de service
- 3** — Je fus présenté au capitaine à la voix étrange due
a/ à une balle
b/ à une maladie trop longtemps négligée
c/ au tabac qu'il fumait sans arrêt
- 4** — Il fit la grimace en apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau
a/ car cette école avait mauvaise réputation
b/ car il ne me croyait pas capable d'assumer mes responsabilités
c/ car cela faisait resurgir en lui des souvenirs de jeunesse
- 5** — La lune, ce soir-là, était large et rouge. On me fit remarquer que
a/ c'est signe de victoire
b/ c'est signe de défaite
c/ c'est signe de carnage
- 6** — Quand je revins près du feu, je ne pus m'endormir
a/ car le canon tonnait
b/ car des pensées m'agitaient
c/ car les blessés laissaient échapper des plaintes
- 7** — Le lendemain, on fit l'appel ; puis nous remîmes les armes en faisceaux
a/ tout annonçait une journée tranquille
b/ tout annonçait une journée terrible
c/ tout annonçait une terrible bataille
- 8** — Vers 3 heures, sur ordre, on nous fit reprendre les armes
a/ et commencer à tirer
b/ et marcher vers la redoute
c/ et nous replier dans un creux du terrain
- 9** — Quand nous reçûmes l'ordre d'attaquer, mon capitaine m'observa et je craignis
a/ qu'il ne se rendit compte de ma peur
b/ qu'il s'imaginât que j'avais peur
c/ qu'il répêât aux officiers que j'avais peur
- 10** — Les Russes s'aperçurent de l'échec de leurs boulets
a/ car ils passaient au-dessus de nos têtes
b/ car ils tombaient trop court
c/ car ils tiraient trop irrégulièrement

- 11** — Un éclat d'obus m'enleva mon shako
 a/ et blessa légèrement mon capitaine
 b/ et blessa grièvement mon capitaine
 c/ et tua un homme auprès de moi
- 12** — Je connaissais cette superstition militaire
 a/ Jamais deux sans trois
 b/ pas deux fois sur le même objet
 c/ Shako tombé, soldat sauvé!
- 13** — Je me sortis de cette situation par une plaisanterie
 a/ c'est à faire perdre la tête
 b/ à un cheveu près, je n'avais plus ma tête
 c/ c'est faire saluer les gens sans formalité
- 14** — Etant reçus par des décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs, je me dis
 a/ ces balles qui sifflent ne me surprennent même pas
 b/ une bataille n'est pas une chose si terrible
 c/ la guerre est une chose bien horrible
- 15** — Les Russes poussèrent trois hurras
 a/ puis demeurèrent silencieux sans tirer
 b/ puis demeurèrent silencieux en tirant quelques balles
 c/ puis une étrange clameur s'éleva de leurs rangs
- 16** — Au pied de la redoute, face aux grenadiers russes, j'entendis mon capitaine me dire :
 a/ voilà la danse qui va commencer. Bonsoir
 b/ ma dernière heure va commencer. Bonsoir
 c/ à ma mort, vous prendrez le commandement. Bonsoir
- 17** — Je vis se baisser les fusils. Je fermai les yeux. Lorsque je les rouvris,
 a/ je me trouvai surpris d'être encore au monde
 b/ je me trouvai presque déçu d'être encore au monde
 c/ je me trouvai heureux d'être encore au monde
- 18** — Enfin j'entendis crier victoire et la fumée diminuant, j'aperçus
 a/ la terre rouge de la redoute
 b/ du sang et des morts
 c/ les baïonnettes russes entremêlées à nos propres armes
- 19** — Où est le plus ancien capitaine ? demanda le colonel
 a/ il n'y en a plus, répondit le sergent
 b/ le sergent, pour toute réponse, eut un sourire las
 c/ le sergent, pour toute réponse, haussa les épaules
- 20** — Et le plus ancien lieutenant ?
 a/ Voici monsieur, mais il est bien jeune, répondit le sergent
 b/ voici monsieur, mais il vient d'essayer le feu pour la première fois
 c/ voici monsieur qui est arrivé hier

La Tour Eiffel

Dino Buzzati

C'était le bon temps quand je travaillais à la construction de la tour Eiffel. Et je ne savais pas que j'étais heureux.

La construction de la tour Eiffel fut une chose grandiose et très belle. Aujourd'hui vous ne pouvez plus vous en rendre compte. La tour Eiffel telle qu'elle est désormais n'a plus grand-chose de commun avec ce qu'elle était alors. A commencer par les dimensions. Elle s'est comme rétrécie. Moi je passe dessous, je lève les yeux et je regarde. mais j'ai de la peine à reconnaître le monde où j'ai vécu les plus beaux jours de ma vie. Les touristes entrent dans l'ascenseur, montent à la première plate-forme, s'exclament, rient, prennent des photographies, avec des pellicules en couleur. Les pauvres... ils ne savent pas, ils ne pourront jamais savoir.

On lit dans les guides que la tour Eiffel mesure trois cents mètres de haut, plus vingt mètres en comptant l'antenne radio. C'est ce que disaient aussi les journaux de l'époque, avant qu'on ne commence les travaux. Et trois cents mètres, ça semblait déjà une folie au public.

Trois cents mètres, tu parles. Moi je travaillais alors aux ateliers Rungis, près de Neuilly. J'étais un bon ouvrier mécanicien. Un soir comme je rentrais chez moi, un monsieur en haut-de-forme qui pouvait avoir dans les quarante ans m'arrête dans la rue.

« Est-ce que c'est bien à M. André Lejeune que je parle ?

— Oui, c'est moi, mais vous, qui êtes-vous ?

— Je suis l'ingénieur Gustave Eiffel et je voudrais vous faire une proposition. Seulement avant, il faut que je vous montre quelque chose. Ma voiture est là ».

Je monte dans la voiture de l'ingénieur, il me conduit à un grand hangar qui s'élevait dans un terrain vague de la périphérie. Là, il y avait une trentaine de jeunes gens qui travaillaient en silence devant de grandes tables à dessin sans lever les yeux de leur travail et daigner nous accorder un regard.

L'ingénieur me conduit dans le fond de la salle où, appuyé contre le mur se dresse un tableau qui faisait bien deux mètres de haut et sur lequel une tour était dessinée.

« Je construirai pour Paris, pour la France, pour le monde, cette tour que vous voyez. En fer. Ce sera la tour la plus haute du monde. »

— Haute de combien ? demandai-je.

« Le projet officiel prévoit une hauteur de trois cents mètres. Mais ça c'est le chiffre dont je suis convenu avec le gouvernement pour ne pas les épouvanter. Ce sera finalement beaucoup plus haut. »

— Quatre cents ?

« Mon garçon, faites-moi confiance, maintenant je ne peux rien vous dire. Ne nous emballons pas. Mais il s'agit d'une merveilleuse entreprise et c'est un honneur que d'y participer. Je suis venu personnellement vous chercher parce que l'on m'a dit que vous étiez un excellent mécanicien. Combien gagnez-vous chez Runti-
gnon ? »

Je lui dis quel était mon salaire.

« Si tu viens chez moi, dit l'ingénieur en me tutoyant brusquement, tu gagneras trois fois plus. »

J'acceptai.

Mais l'ingénieur ajouta à voix basse :

« J'oubliais un détail, mon cher André. Je tiens beaucoup à ce que tu sois des nôtres, mais auparavant tu dois me promettre quelque chose. »

— J'espère que ce n'est pas quelque chose de déshonorant, hasardai-je un peu impressionné par son air mystérieux.

— Le secret, dit-il.

— Quel secret ?

— Peux-tu me donner ta parole d'honneur de ne parler à personne, pas même avec les tiens, de notre travail ? De ne raconter à âme qui vie ce que tu feras et comment tu le feras ? De ne révéler ni chiffres, ni mesures, ni données ? Penses-y bien, pense-y avant de toper là. Parce qu'un jour ce secret te pèsera peut-être. »

Il y avait un formulaire imprimé, avec le contrat de travail, où était écrit l'engagement de respecter le secret. Je signai.

Le chantier comptait des centaines d'ouvriers, peut-être des milliers. Non seulement je ne les connus jamais tous, mais je ne les vis même pas tous, car on travaillait par équipes sans solution de continuité et il y avait trois jours par vingt-quatre heures.

Une fois terminées les fondations de ciment, nous commençâmes, nous autres mécaniciens, à monter les poutres d'acier. Entre nous, dès le début nous nous parlions peu, peut-être à cause du serment prêté. Mais à quelques brides de phrases saisies par-ci par-là, je compris que mes camarades n'avaient accepté l'engagement qu'en raison du salaire exceptionnel. Personne, pour ainsi dire, ne croyait que la tour serait jamais terminée. Ils pensaient que c'était une folie, au-dessus des forces humaines.

Les quatre gigantesques pieds une fois solidement rivés en terre, la charpente de fer s'éleva pourtant à vue d'œil. Au-delà de l'enclos, autour du vaste chantier, la foule stationnait jour et nuit pour nous contempler tandis que nous joutions là-haut, minuscules insectes suspendus à notre toile d'araignée.

Les arches du piédestal furent fortement soudées, les quatre colonnes vertébrales se dressèrent presque à pic et puis se fendirent pour n'en former qu'une seule qui s'amincissait au fur et à mesure qu'elle s'élevait. Le huitième mois, on arriva à la cote 100 et un banquet fut offert à tout le personnel dans une auberge des bords de la Seine.

Je n'entendais plus de paroles de découragement. Un étrange enthousiasme au contraire s'était emparé des ouvriers, des chefs d'équipe, des techniciens, des ingénieurs, comme si on avait été à la veille d'un événement extraordinaire. Un matin, c'étaient les premiers jours d'octobre, nous nous trouvâmes plongés dans le brouillard.

On pensa qu'une couche de nuages bas stagnait sur Paris, mais ce n'étais pas ça. Tout autour, l'air était serein. « Hé! vise un peu ce tube-là », me dit Claude Gallumet, le plus petit et le plus débrouillard de mon équipe qui était devenu mon ami. D'un gros tube de caoutchouc fixé à la charpente de fer sortait de la fumée blanchâtre. Il y en avait quatre, un à chaque coin de la tour. Il en sortait une fumée dense qui peu à peu formait un nuage qui ne montait ni ne descendait, et sous ce grand parasol d'ouate, nous, nous continuons à travailler. Mais pourquoi? A cause du secret?

Un autre banquet nous fut offert par les constructeurs quand on arriva à la cote 200, et même les journaux en parlèrent. Mais autour du chantier la foule ne stationnait plus, ce ridicule chapeau de brouillard nous cachait complètement à leurs regards. Et les journaux louaient l'artifice : cette condensation de vapeurs — expliquaient-ils — empêchait les ouvriers travaillant sur les structures aériennes de remarquer l'abîme qui était au-dessous d'eux ; et cela leur évitait d'avoir le vertige. Grosse sottise : tout d'abord parce que nous étions désormais parfaitement entraînés au vide : et même en cas de vertige, il ne nous serait pas arrivé malheur car chacun de nous portait une solide ceinture de cuir qui était rattachée, au fur et à mesure, par une corde, aux charpentes environnantes.

250, 280, 300... deux ans avaient passé. Etions-nous à la fin de notre aventure? Un soir on nous réunit sous la grande voûte en croix de la base et l'ingénieur Eiffel nous parla. Notre engagement — dit-il — touchait à sa fin, nous avions donné des preuves de tenacité, de bravoure, de courage et l'entreprise nous remettait une prime spéciale. Celui qui le désirait pouvait partir. Mais lui, l'ingénieur Eiffel, espérait qu'il se trouverait des volontaires disposés à continuer. Continuer quoi? L'ingénieur ne pouvait pas nous l'expliquer qu'on lui fasse seulement confiance, cela en valait la peine.

Comme beaucoup d'autres, je restai. Et ce fut une sorte de folle conjuration qu'aucun étranger ne soupçonna parce que chacun de nous resta plus que jamais fidèle au secret.

Et c'est ainsi qu'à la cote 300, au lieu d'ébaucher la charpente de la coupole terminale, on dressa de nouvelles poutres d'acier les unes au-dessus des autres en direction du zénith. Barre sur barre, fer sur fer, poutrelle sur poutrelle, et des boulons et des coups de marteau, le nuage tout entier en résonnait comme une caisse harmonique. Nous autres, nous étions au septième ciel.

Jusqu'au moment où, à force de monter, nous émergâmes de la masse du nuage qui resta au-dessous de nous, et les gens de Paris continuaient à ne pas nous voir à cause de ce bouclier de vapeurs, mais en réalité nous planions dans l'air pur et limpide des sommets.

Et certains matins venteux nous apercevions au loin les Alpes couvertes de neige.

Nous étions désormais si haut que la montée et la descente des ouvriers finissaient pas prendre plus de la moitié de l'horaire de travail. Les ascenseurs n'existaient pas encore. De jour en jour, le temps de travail effectif s'amointrissaient. Le moment allait venir où, à peine arrivés au sommet, il nous faudrait entreprendre la descente. Et la tour cesserait de croître, même d'un seul mètre.

Il fut alors décidé qu'il installerait là-haut, entre les travées de fer, de petites baraques pour nous, comme des nids, qu'on ne verrait pas de la ville parce qu'elles seraient cachées par le nuage de brouillard artificiel. Nous y dormions, nous mangions, et le soir nous jouions aux cartes quand nous n'entonnions pas les grands chœurs des illusions et des victoires. Nous descendions à la ville par roulement et seulement les jours de fête.

C'est alors que nous commençâmes à soupçonner la merveilleuse vérité et à comprendre lentement la raison du secret. Nous ne nous sentions plus des ouvriers mécaniciens, mais bel et bien des pionniers, des explorateurs, nous étions des héros des saints. Peu à peu, nous prenions conscience que la construction de la tour Eiffel ne serait jamais terminée, maintenant nous nous expliquions pourquoi l'ingénieur avait érigé ce piedestal démesuré, ces quatre pattes de fer cyclopéennes qui semblaient absolument disproportionnées. La construction ne cessait jamais et jusqu'à la fin des temps la tour Eiffel continuerait à grimper en direction du ciel, dépassant les nuages, les tempêtes, les sommets du Gaurisankar. Tant que Dieu nous prêterait force nous continuerions à boulonner les poutres d'acier l'une sur l'autre, toujours plus haut, et après nous nos fils continueraient, et personne dans cette ville toute plate de Paris n'en saurait rien, le pauvre monde ne se douterait de rien. Bien sûr, en bas, tôt ou tard ils perdraient patience, il y aurait des protestations et des interpellations au Parlement, comment se faisait-il donc qu'ils n'en finissaient pas de construire cette fichue tour ? Désormais, les trois cents mètres prévus étaient atteints, alors qu'attendait-on pour contruire la coupole ? Mais nous trouverions des prétextes, nous aurions réussi sans aucun doute à placer un homme à nous au Parlement ou dans les ministères, nous parviendrions à mettre l'affaire en sommeil, les gens se résigneraient ; et nous autres toujours plus haut dans le ciel : exil sublime ! En bas, au-dessous du nuage blanc, un bruit de fusillade retentit. Nous descendîmes un bon bout de chemin, nous traversâmes le nuage, nous nous penchâmes à la limite inférieure de la brume, regardant à la longue vue vers les chantiers, les forces de police, les gendarmes, les gardes républicains s'avançant. Il y avait là des escadrons, des bataillons, des armées, que diable les emporte et les dévore !

Ils nous envoyèrent un messenger parlementaire : rendez-vous et descendez immédiatement. O les fils de chiens ! Ultimatum de six heures, après quoi, ils ouvraient les feu avec des fusils, des mitrailleuses, des canons légers, ça sera assez bon pour vous,

espèces de bâtards.

Un judas sordide nous avait donc trahis. Le fils de l'ingénieur Eiffel, parce que l'aïeul était déjà mort et enterré depuis longtemps, était pâle comme un linge. Comment pouvions-nous combattre ? Pensant à nos chères familles, nous nous rendîmes.

Ils défirent le poème que nous avions élevé au ciel, ils amputèrent la flèche à trois cents mètres de hauteur, ils y plantèrent sous notre nez cette espèce de chapeau informe que vous voyez encore aujourd'hui, absolument minable.

Le nuage qui nous cachait n'existe plus, ils firent même un procès aux assises de la Seine, à cause de ce nuage. La tour avortée a été toute vernie, en gris, il en pend de longs drapeaux qui flottent au soleil ; aujourd'hui c'est le jour de l'inauguration.

Le Président arrive en redingote et chapeau haut-de-forme, dans la calèche impériale tirée par quatre chevaux. Comme des baïonnettes, les sonneries de fanfares jaillissent à la lumière. Les tribunes d'honneur sont fleuries de dames en grand tralala. Le Président passe en revue le détachement des cuirassiers. Les vendeurs d'insignes et de cocardes circulent dans la foule. Soleil, sourires, bien-être, solennité. De l'autre côté de l'enceinte, perdus dans la foule des pauvres hères, nous autres, les vieux ouvriers fatigués de la tour, nous nous regardons l'un l'autre, et des larmes coulent dans nos barbes grises. Ah! jeunesse...

*Textes et activités
des Français 3^e p. 211
Ed. Nathan*

Test de lecture 11 : La Tour Eiffel

QUESTIONS

1 — Quand je passe dessous la Tour Eiffel

- a/ je reconnais le monde où j'ai vécu heureux
- b/ j'ai de la peine à reconnaître le monde où j'ai vécu heureux
- c/ j'ai de la peine pour les touristes qui ne savent pas...

2 — Avant ces événements, je travaillais aux ateliers de Rungis et j'étais

- a/ un ouvrier spécialisé
- b/ un ouvrier électricien
- c/ un ouvrier mécanicien

3 — L'ingénieur Eiffel me fit monter dans sa voiture et me conduisit à un hangar situé

- a/ près de Neuilly
- b/ à la périphérie de Paris
- c/ près de la Seine

4 — Le projet officiel prévoit une tour de

- a/ 300 mètres de haut
- b/ 320 mètres de haut
- c/ au moins 400 mètres de haut

5 — L'engagement de garder le secret était à signer

- a/ sur le contrat de travail
- b/ sur un formulaire imprimé
- c/ sur le dos du contrat de travail

6 — Des milliers d'ouvriers travaillaient à la tour. Je ne les vis pas tous.

- a/ car je travaillais avec les mêmes une fois sur trois
- b/ car je ne travaillais jamais avec les mêmes
- c/ car on travaillait par équipes

7 — Entre nous, nous pensions

- a/ que personne ne tiendrait le secret
- b/ que la tour ne serait jamais terminée
- c/ que les nuages nous empêcheraient de travailler

8 — Au 8^e mois, à la cote 100, on organisa

- a/ un banquet sur les bords de la Seine
- b/ un banquet au 1^{er} étage de la tour
- c/ un bal sur les bords de la Seine

9 — Après cela, plus de paroles de découragement

- a/ parce que nous tenions bien le secret
- b/ à cause du banquet offert à tout le personnel
- c/ car nous pensions être à la veille d'un grand événement

10 — Désormais, un brouillard enveloppe les ouvriers

- a/ c'est un brouillard, comme il y a en a les jours d'octobre
- b/ c'est une fumée blanchâtre et condensée
- c/ c'est une couche de nuage bas

- 11** — Les ouvriers, travaillant sur les structures aériennes
a/ étaient entraînés au vide
b/ n'avait jamais le vertige
c/ étaient de véritables acrobates
- 12** — Entre la cote 0 et la cote 300, on a organisé
a/ un banquet
b/ deux banquets
c/ trois banquets
- 13** — La fin de l'aventure est proche ; l'ingénieur Eiffel les réunit
a/ autour de l'un des 4 gigantesques pieds de la tour
b/ sous la grande voûte de base
c/ sous l'une des arches du piedestal
- 14** — Puis, la tour, avec les volontaires, continue de monter
a/ et la masse du nuage monte aussi
b/ et la masse du nuage reste à la même place
c/ et la masse du nuage descend doucement
- 15** — Nous étions désormais si haut
a/ que nous descendions les jours de fêtes seulement
b/ que nous descendions le dimanche seulement
c/ que nous descendions de moins en moins
- 16** — Le secret avait été exigé
a/ à cause des salaires exceptionnels
b/ pour se protéger de la police et des parlementaires
c/ pour pouvoir continuer la construction de la tour toujours plus haut
- 17** — C'est une construction qui devait continuer
a/ sans cesse
b/ jusqu'à notre mort
c/ jusqu'à la mort de nos fils
- 18** — Les ouvriers qui avaient accepté de poursuivre le travail au-delà de 300 mètres
a/ avaient été mieux payé que les autres
b/ étaient devenus des espèces de fous
c/ étaient devenus des pionniers, des héros
- 19** — Un bruit monte... Il fallu descendre... sinon les gardes républicains ouvriraient le feu
a/ dans les 24 heures
b/ dans les 6 heures
c/ dans les 48 heures
- 20** — Le jour de l'inauguration, les ouvriers se trouvaient
a/ dans les tribunes d'honneur
b/ devant le détachement de cuirassiers
c/ dans la foule.

Un océan dans l'enfance : aventures en Afar

André Bérélovitch

Il y a, tout près du détroit de Bab-el-Mandeb, par lequel le golfe d'Aden communique avec la mer Rouge, une région très fascinante. C'est l'endroit le plus chaud du monde : le soleil tropical y darde ses rayons sur des étendues de roc noir et brûlant, de sable, de sel ébouissant de blancheur. On y rencontre des températures de 57 degrés à l'ombre, et l'on y éprouve une impression de délicieuse fraîcheur lorsque, grâce à l'avion, elle y redescend au chiffre déjà respectable de 41 degrés.

Dans ces paysages de cauchemar qui font penser à une autre planète, les vagues de rocs noirs se succèdent, s'étagent en gradins comme les marches d'un escalier. Partout, le sol est fendu, fissuré, fracturé, par d'innombrables failles qui s'enchevêtrent. Les rares arbrisseaux épineux ne font rien, bien au contraire, pour atténuer la désolation de ce désert.

Une bonne partie de cette dépression de l'Afar — puisqu'il faut l'appeler par son nom — se trouve au-dessous du niveau de la mer. Cette région n'est habitée que par des nomades qui, il y a une vingtaine d'années, étaient théoriquement les sujets de l'empereur d'Ethiopie le négus Haïlé Sélassié 1^{er}. Mais, en réalité, armés de fusils, de sagaies, de poignards, efflanqués comme des gazelles et comme elles insaisissables, ils n'obéissent à un pouvoir quel qu'il soit que s'ils le veulent bien. Des bandes de brigands sillonnaient la région à l'époque où la première mission française (mission Haroun Tazieff) se rendit en Afar. Le voisinage des nomades était d'autant plus inquiétant qu'un des présents les plus appréciés chez eux était les trophées prélevés sur leurs victimes : une tête par exemple... D'ailleurs, n'appellent-ils pas un volcan « Dallaffila » : « le cou coupé ». Il est bien vrai qu'il y avait une certaine ressemblance entre le tronc de cône parfait de ce joli volcan rose et le cou d'un homme décapité. Mais, il n'en demeure pas moins que ce sont là des comparaisons qui font courir des frissons sur l'échine.

De nombreuses expéditions avaient précédé l'équipe Tazieff dans le désert de l'Afar. Il y avait eu Munziger, citoyen suisse devenu consul de France à Massawa (un port situé sur la mer Rouge, à l'extrême Nord de l'Afar) ; puis gouverneur et qui fut massacré en 1872 avec sa femme, ses enfants et sa suite de soldats. Ses canons n'avaient servi à rien contre les guerriers afars. Il y eut aussi Giulietti, un officier italien... il fut tué avec ses quatorze fusiliers marins, armés pourtant de fusils et mitrailleuses. Depuis, on a donné son nom au lac glauque qui s'ouvre au sud de la chaîne volcanique de l'Erta'Alé, ombragé de palmiers, couvert de longues traînées de mousse blanche, produite par une herbe, la saponaire, qui pousse sur ses bords.

Fidèle à sa tactique habituelle, l'équipe Tazieff avait refusé d'emporter des armes : bien souvent, c'est pour s'en procurer que les Afars attaquent les rares voyageurs qui s'aventurent dans cette région. A quoi bon des pistolets, inefficaces et source de possibles convoitises ? Pour un géologue, pour un volcanologue, l'Afar est un véritable paradis. Tout d'abord, il est parsemé de volcans dont beaucoup, et notamment l'Erta'Alé, avaient depuis longtemps été signalés comme actifs. Surtout, c'est à cet endroit précisément que se rencontrent trois lignes remarquables : le grand Rift africain, en premier lieu, c'est-à-dire une grande déchirure (c'est le sens du mot anglais « rift ») un immense fossé qui parcourt l'Afrique en zigzag, de la mer Rouge au Mozambique, sur plusieurs milliers de kilomètres. Du mont Kenya au Kilimandjaro, d'immenses savanes herbeuses s'étendaient, piquetées d'arbres, sous un ciel bleu décoré de petits nuages blancs, joufflus, qu'on s'attendait presque à voir chevauchés par des angelots tout roses. Et, partout, au cœur de la savane, des volcans : de tout petits volcans, qui n'étaient guère que des collines sans prétention, et les grands volcans célèbres, avec leurs glaciers étincelants.

La dépression de l'Afar était-elle le prolongement de ce rift, ou fallait-il y voir la suite de cette chaîne sous-marine qui fait le tour du monde, et qui, dans l'océan indien, s'appelle la chaîne Carlsberg ? Elle se prolonge à travers tout le golfe d'Aden, puis tourne brusquement à angle droit, remonte la mer Rouge vers le Nord. L'Afar est l'intersection de ces trois grandes directions, données par le Rift africain, la chaîne sous-marine de la mer rouge, et celle du golfe d'Aden.

Dans les années 60, l'Afar était encore très mal connu. Le manque d'eau, la chaleur, les rocs basaltiques dont le relief est si tourmenté par endroits que ni les chameaux, ni les mulets ne peuvent les franchir — autant d'obstacles presque insurmontables.

L'étonnant Tullio Pastori, l'Européen qui connaissait le mieux la région, était arrivé en Afar en 1906. Il parlait couramment l'italien, bien sûr, sa langue maternelle, l'arabe, le swahili (une langue très répandue dans l'ouest et le sud de l'Afrique) mais aussi le galla (un des groupes les plus importants de la population éthiopienne) et l'Afar. Il avait la confiance des nomades, et n'avait donc rien à craindre de leur part. Marcheur infatigable, il avait traversé à pied, en 1928, tout l'Afar du sud au nord — exploit sensationnel que personne n'a jamais fait avant lui et ne fera sans doute jamais. Prisonnier de guerre des Anglais en 1911, puisque l'Italie, alliée de l'Allemagne, était en guerre avec l'Angleterre, il s'échappa du camp du Kenya où il avait été interné, et gagna (à pied, à plus de 4 000 kilomètres) Alexandrie, d'où il repartit pour la Turquie, puis Gênes. Là, il fut fait prisonnier par les Allemands cette fois, car entre-temps l'Italie, depuis la fin de 1943 exactement, était devenue l'alliée de l'Angleterre.

Il s'évada de nouveau et, toujours à pied, regagna son pays — l'Italie. L'armistice, enfin, étant intervenu, il put repartir pour ses chers déserts de l'Est africain, avec la ferme intention de ne plus en sortir. Voilà la sorte d'homme qu'était Pastori, et même lui pourtant avait dû, cédant à la soif, renoncer à atteindre le cratère de l'Erta'Alé.

Or, l'expédition française ne voulait pas se contenter des photographies aériennes, ni des ouvrages italiens rédigés par des géologues trente ou cinquante ans auparavant, c'est-à-dire bien avant les récents bouleversements des sciences de la Terre. Il lui fallait revoir toute cette région de ses propres yeux, la parcourir en tous sens, toucher, flairer, prélever des échantillons de roche qui seraient ensuite analysés au laboratoire, examiner de près des cratères, relever les mille indices de détail qui pourraient lui livrer l'histoire de la région. Il fallait aller sur place, et de toute nécessité, disposer d'hélicoptères. C'est le seul moyen de transport qui permette d'aller là où le mulet lui-même refuse de s'aventurer. Avec l'hélicoptère, plus de problèmes d'eau ou de ravitaillement : en une ou deux heures de vol on peut survoler une région accidentée qu'une colonne motorisée mettrait des jours, voire des semaines, à couvrir ; on peut s'arrêter quand c'est nécessaire, pour mieux enregistrer tel trait de la topographie. On peut, enfin, déposer deux ou trois chercheurs sur un emplacement choisi à l'avance — repéré, par exemple, sur les photos aériennes —, les laisser pour la journée, et revenir les chercher le soir.

Un seul barrage restait à franchir : celui de l'argent, car l'heure d'hélicoptère coûte fort cher. C'est pourquoi, au cours de la dizaine d'expéditions organisées par Haroun Tazieff en Afar, seul, ou avec son ami Giorgio Marinelli, entre 1967 et 1973, les volcanologues français utilisèrent également des jeeps (Land Rover) et des camions, en même temps que l'hélicoptère, réservé « à ceux qui en avaient le plus besoin ».

Il est difficile de diriger un groupe d'hommes dans un désert hostile. Le désert est d'autant plus dangereux qu'il fait patte de velours ; à première vue, il n'a l'air de rien : une étendue de sable, au lieu d'être, par exemple, une étendue d'herbe, ou de forêt. Qu'y-a-t-il là d'effrayant ? Cette impression est trompeuse, car, faute de points de repère, on ne mesure pas correctement les distances, on s'imagine qu'un petit bout de terrain accidenté n'est rien du tout, qu'on le franchira en un quart d'heure. On présume de ses forces, oubliant l'effet terrible d'une chaleur à laquelle on n'est pas accoutumé. On se figure, surtout, quand on est jeune ou inexpérimenté, ou les deux à la fois, qu'on est immortel, et que les accidents n'arrivent qu'aux autres. Il n'est pas du tout agréable, alors, de donner des conseils de prudence que les autres considèrent comme autant de lâchetés.

Ainsi est-il arrivé une aventure à Victor, le photographe américain qui faisait partie de l'une de ces expéditions. Grand et athlétique, il dominait de toute sa masse imposante de Blanc bien nourri la mince silhouette efflanquée d'Aberra, l'askari éthiopien chargé de protéger les Français contre les nomades Danakil, et qui, sec ou souple, ressemblait à un grand chat maigre aux yeux flamboyants. Pourtant au bout de vingt-quatre heures d'effort dans le noir chaos des basaltes brûlants sous le soleil, alors que le thermomètre marquait 42 degrés à l'ombre, Aberra était encore capable de trotter jusqu'au campement — distant de quatorze kilomètres! — pour envoyer un camion à ceux qui étaient restés en arrière. Il est vrai qu'il était champion de marathon dans sa province. Quant à Victor, qui s'était proposé pour la même mission, malgré les conseils de prudence qu'on lui avait prodigués, il avait été atteint d'insolation et Aberra avait dû l'allonger à l'ombre d'un arbuste épineux en lui laissant sa gourde.

Au retour l'askari avait retrouvé l'arbre en question, parmi un bon millier d'autres exactement semblables, et à son pied Victor, sain et sauf heureusement, mais si faible, que voyant passer ses coéquipiers quelques instants auparavant, à moins de cinquante mètres sans l'apercevoir, il n'avait pas eu la force de se soulever ni d'esquisser le moindre geste pour attirer leur attention, ni même de crier pour appeler au secours. Sans le merveilleux art de l'orientation, et l'exceptionnelle résistance d'Aberra, Victor serait mort à coup sûr, mort bêtement, par imprudence, et sans profit pour personne. C'est le rôle du chef d'expédition, ô combien ingrat, de rappeler perpétuellement ces dures réalités aux membres les plus jeunes de l'équipe. C'est à lui aussi, en cas d'enlèvement, de prendre la direction des opérations. Dans certaines régions de l'Afar, le sol est recouvert d'une épaisse couche de sel, qui s'étend à perte de vue, brillant sous le soleil, comme une carapace de glace. Quand arrivent les pluies de l'été — car il arrive qu'il pleuve malgré tout, dans ce climat aride — le sel imperméable empêche les eaux de s'infiltrer, comme elles le font partout ailleurs dans la région. Le résultat est une étendue d'eau très salée — et mortelle pour les moteurs — profonde d'une vingtaine de centimètres, qui se transforme en vase collante à la lisière de la croûte salée. La saumure empêche de rouler vite : sinon, on risque de noyer le moteur. Quant à la vase collante, il faut des heures, en plein jour, pour dégager une jeep enlisée. Un jour, l'expédition roulait en colonne sur la piste des salines, par une nuit sans lune, lorsque le véhicule de tête perdit la piste de vue après la troisième borne (faite de sel, elle aussi). Les autres véhicules s'engagèrent tous à sa suite, et bientôt les sept

véhicules (trois Land Rover, deux Renault, deux camions de cinq tonnes) se retrouvaient, errant au hasard, tous phares allumés, et pataugeant dans la saumure. Bientôt, une Land Rover s'enlisa, puis une seconde qui voulait lui porter secours. Peu avant huit heures du soir, c'était le tour des Renault et des camions. La situation était grave : à deux heures du matin, recrus de fatigue, complètement découragés, les hommes durent abandonner les lieux du naufrage, n'ayant réussi à dégager que les deux petites Renault, grâce à leur légèreté et à leurs quatre roues motrices.

À l'aube, l'équipe était de retour, l'angoisse au cœur : la boue presque liquide n'avait-elle pas fini d'engloutir les véhicules au cours de la nuit ? Fort heureusement, il n'en était rien ; sous un soleil torride, — car il n'était pas question de s'arrêter, même pour la sacro-sainte pause de midi — le travail épuisant se poursuivit : décharger les camions, creuser, sous chaque roue, un trou suffisant pour y glisser une tôle ; nettoyer continuellement les pelles qui, engluées de boue, perdaient leur tranchant ; aller plus vite que la vase, qui revenait combler les trous au fur et à mesure qu'ils étaient creusés... Quand le soir vint, la colonne était dégagée. C'est un rude apprentissage que celui de l'Afar...

C'est de ces expéditions que date la première carte topographique correcte de cette région, et sans aucun doute elle n'aurait pu être dressée sans la collaboration des Afars. Ce fut M. Chédeville, professeur à l'École Nationale des Langues Orientales et spécialiste des parlers afars, qui se chargea, patiemment avec beaucoup de cordialité et de courtoisie, de les interroger. Moyennant quoi, au lieu des réponses plus ou moins inexactes qu'ils réservent à ceux qu'ils jugent indignes de leur confiance, ils lui donnèrent les véritables noms des principaux traits du relief : massifs, sommets, cours d'eau — et il fut ainsi possible de rectifier nombre d'erreurs commises par les cartographes jusqu'alors.

Surtout, l'équipe Tazieff eut la chance inouïe d'étudier sur le terrain, et à l'air libre, ce qui était un Océan dans l'enfance. Ce que fut l'histoire de l'océan Atlantique, nous ne pouvons que l'imaginer à l'aide des sondages au sonar, des roches que les océanographes ramènent à grands frais, et à l'aveuglette, du fond de la mer, à l'aide des profils magnétiques aussi. On peut se figurer à peu près comment à partir de la fissure de l'écorce terrestre qui occupe le milieu de l'Atlantique, l'Afrique et l'Amérique se sont écartées en se tournant le dos, élargissant en deux cents millions d'années l'Océan jusqu'à ses dimensions actuelles. Mais en Afar, il suffisait par endroits d'enjamber une fente de vingt centimètres de large pour passer d'une plaque continentale à une autre, pour franchir la future dorsale, qui des millions d'années plus tard, donnera sans doute un nouvel océan : l'océan Erythréen. Pour l'instant, le phénomène n'en est qu'à ses débuts dans cette région du globe.

Tout le sud de la chaîne de l'Erta'Alé, sinistre étendue de pierres sombres, n'est qu'une longue succession de fissures parallèles à la mer Rouge, donc orientées grossièrement Nord-Sud. Comme des fentes dans une vieille poutre, elles se relaient, légèrement décalées les unes par rapport aux autres, mais courant toutes dans la même direction. Pas de volcans ici : il y a trop de peu de temps (à l'échelle géologique bien sûr) que les laves ont commencé à s'épancher à la surface de l'écorce terrestre. Les basaltes, noirs et compacts, se déroulent comme des serpents, déferlent comme des vagues ; on dirait qu'ils se sont figés hier seulement. Ils ont coulé comme de l'eau le long des pentes ; ils n'ont pas eu le temps d'édifier un volcan.

Lorsque l'on survole cette région, on ne peut s'empêcher d'être ému à la pensée que cinquante mètres au-dessous de soi s'écartent les deux grandes plaques de l'Afrique et de l'Arabie. A l'est, cette fracture qui entrouve sur des dizaines de kilomètres l'écorce terrestre, administrativement, géographiquement, c'est encore l'Ethiopie, l'Afrique ; mais en réalité, d'un point de vue géologique, c'est déjà l'Arabie qui commence, la rive orientale du futur Océan. A l'ouest, c'est l'Afrique, au-dessous de soi, c'est une dorsale sous-marine à l'état naissant.

Dans leurs explorations au sol, par la suite, les membres de l'équipe devaient trouver de nouveaux indices qui confirmaient cette première interprétation. Beaucoup de géologues, sur la foi des photographies aériennes, avaient conclu que la région de l'Afar était en train de s'affaisser. C'est tout le contraire en réalité et, la preuve en fut donnée avec la découverte, à quatre-vingts mètres d'altitude, des bancs d'huitres fossiles sur les Djiani Koma (les îles des Djinns, c'est-à-dire des Diables), dans le golfe du Ghoubbet-el-Kharab. Ce sont des volcans récents, qui se sont édifiés, sous la mer : il y a 5800 ans, en effet (à 150 ans près, en plus ou en moins), ils portaient des huitres qui s'étaient fixées là, au-dessous du niveau de la mer bien évidemment. C'est donc que cette région s'est soulevée, à la cadence de deux centimètres par an environ. N'est-ce pas une analogie frappante avec les fossés sous-marins, qui se trouvent eux-aussi, logés dans l'axe médian des bourrelets montagneux que constituent les dorsales ?

Ces conclusions furent concrétisées par l'établissement d'un réseau de repères géodésiques, de part et d'autre du « rift » qui passe par le lac Asal et le Ghoubbet-el-Kharab, et qui est marqué par de fréquents tremblements de terre. Pendant seize semaines, Henri Dréchou et ses camarades géodésiens établirent, sur plus de mille kilomètres carrés, dans la chaleur, la poussière et le vent, vingt-deux bornes. Ce sont des clous à large tête de bronze, visibles de loin à l'aide de la lunette. Ils sont soigneusement cimentés sur des points hauts qui dominent le paysage, et dont la position est connue avec une grande exactitude. Dans cinq ans, ou dans dix ans, avec le géodimètre à laser, qui envoie sa lumière rouge, couleur de rubis, d'un repère à l'autre, il sera possible de vérifier si les distances ont changé entre ces points de repère. Selon le temps que met la lumière à revenir en écho, on mesure, avec une très grande précision (l'erreur ne dépasse pas un millimètre par kilomètre), l'écart qui sépare les deux bornes. Alors, on saura de combien s'est élargi le fossé qui progressivement repousse vers le Nord-Est la péninsule arabique.

*André Bérélovitch
Haroun Tazieff et les volcans
Edition Fernand Nathan*

Test de lecture 12 : Un océan dans l'enfance

QUESTIONS

- 1 — L'endroit le plus chaud du monde a une température
- a/ de 41 degrés à l'ombre
 - b/ de 47 degrés à l'ombre
 - c/ de 57 degrés à l'ombre
- 2 — A cet endroit, le sol est
- a/ une étendue compacte de sel
 - b/ une étendue plate et noire
 - c/ une étendue abondamment fissurée
- 3 — Lors de la 1^{ère} mission française, cette région était sillonnée
- a/ par de grands brigands
 - b/ par des soldats de l'empereur Haïlé Sélassié 1^{er}
 - c/ par des semi-nomades
- 4 — Dans cette région, on appelle un volcan « Dallaffila »
- a/ « La montagne coupée »
 - b/ « Le cou coupé »
 - c/ « La colline fumante »
- 5 — La saponaire est
- a/ une arme utilisée par les afars
 - b/ une mousse blanche couvrant les bords de lac
 - c/ une herbe poussant au bord des lacs
- 6 — On a donné un nom au lac glauque situé au sud et ombragé par des palmiers. C'est celui de
- a/ Munziger
 - b/ Guiletti
 - c/ Massawa
- 7 — L'Afar est l'intersection de trois lignes remarquables :
- a/ le rift africain et les chaînes sous-marines de la mer Rouge et du golfe d'Aden
 - b/ le rift africain, la chaîne qui s'étend du Kenya au Kilimandjaro et le fossé sous-marin de la mer Rouge
 - c/ le rift africain, la chaîne Carlsberg et la chaîne sous-marine de la mer Rouge
- 8 — L'Afar a été mal connu jusqu'en
- a/ 1906
 - b/ 1941
 - c/ 1960
- 9 — L'europpéen qui connut le mieux la région se nomme
- a/ Pastori
 - b/ Guiletti
 - c/ Marinelli
- 10 — L'exploit sensationnel et unique de cet europpéen a été
- a/ de traverser à pied l'Afar du sud au nord
 - b/ de traverser à pied l'Afar du nord au sud
 - c/ de traverser à pied l'Afar d'est en ouest

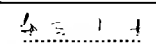
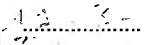
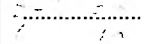
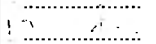
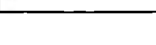
- 11** — Le désert est dangereux
 a/ à cause de la chaleur
 b/ faute de points de repère
 c/ à cause des régions accidentées, des cratères.
- 12** — Le rift africain est
 a/ une immense étendue de savanes
 b/ un immense fossé qui parcourt l'Afrique en zigzag
 c/ une chaîne de montagne
- 13** — L'expédition roule sur la piste des salines... Six des sept véhicules s'enlisent. Ils furent délogés
 a/ « Le lendemain soir »
 b/ « Le lendemain matin »
 c/ « Le soir même »
- 14** — Grâce à sa courtoisie, M. Chédeville a pu obtenir des afars
 a/ les véritables noms des régions principales
 b/ les véritables noms des traits principaux du relief
 c/ les véritables noms des volcans principaux
- 15** — Dans cette région du globe, on trouve une succession de fissures toutes orientées dans la même direction
 a/ parallèles à la mer Rouge
 b/ parallèles à la chaîne de l'Erta'Alé
 c/ parallèles au rift africain
- 16** — Ces fissures ont été provoquées
 a/ par les volcans
 b/ par un épanchement de laves
 c/ par des tremblements de terre
- 17** — Un nouvel océan va naître ; l'Ethiopie actuelle sera alors située
 a/ sur sa rive orientale
 b/ sur sa rive occidentale
 c/ sur la dorsale
- 18** — De part et d'autre de ces fissures, Henri Dréchou et ses camarades ont établi
 a/ vingt bornes sur plus de mille kilomètres carrés en l'espace de 16 semaines
 b/ vingt-deux bornes sur plus de mille kilomètres carrés en l'espace de 16 semaines
 c/ vingt-deux bornes sur plus de deux mille kilomètres carrés en l'espace de 16 semaines
- 19** — La région de l'Afar est en train de s'élever. La preuve :
 a/ des bancs d'huîtres fossiles découverts à 100 m d'altitude
 b/ des bancs de sables marins découverts à 100m d'altitude
 c/ des bancs d'huîtres fossiles découverts à 80 m d'altitude
- 20** — Grâce aux bornes fixées, on saura de combien s'est élargi le fossé qui repousse la péninsule arabique
 a/ vers le Nord-Est
 b/ vers le Sud-Est
 c/ vers l'Est

REPONSES

- 1 — c-b-b-a-b-a-a-c-b-c
- 2 — b-a-c-a-b-b-c-b-a-c
- 3 — c-a-c-c-b-b-a-b-b-a
- 4 — b-c-a-b-c-b-c-b-c-b-c-b-a-c-c-a-a-b-a-c
- 5 — c-a-b-a-a-b-a-a-c-c-b-c-a-b-a-b-b-a-a-c
- 6 — b-c-c-a-a-c-b-b-c-a-c-b-c-b-a-b-b-c-b-a
- 7 — c-c-b-b-a-b-a-c-a-a-c-b-b-a-c-a-b-b-a-a
- 8 — c-b-a-b-c-c-a-c-c-b-a-b-c-b-c-a-c-b-c-c
- 9 — c-b-c-b-a-a-c-b-b-c-a-c-b-a-a-b-c-b-c-b
- 10 — b-a-a-b-c-b-a-b-b-a-c-b-c-b-a-a-a-b-c-c
- 11 — b-c-b-a-b-c-b-a-c-b-a-b-b-b-a-c-a-c-b-c
- 12 — c-c-a-b-c-b-a-c-a-a-b-b-a-b-a-b-a-b-c-a

« Lire vite et bien » est enregistré une fois sur chaque face de la cassette. L'enregistrement de la face A est compatible avec les systèmes T07 et T07/70 et celui de la face B avec le système M05.

● Lorsque le joueur sera bien familiarisé avec « Lire vite et bien », il pourra relever le numéro du compteur du lecteur de programme, lors du chargement de chaque enregistrement et compléter le tableau ci-dessous.

EN-TETE	
Test	
Majuscules	
Schémas de chiffres	
Minuscules	

● Pour retrouver directement le jeu, positionnez la bande sur le numéro relevé sur le lecteur et chargez le programme en suivant les explications de la page « Mise en marche du système ».

ATTENTION !

Pour les systèmes T07 et T07/70 : Face ROUGE

Pour le système MO 5 : Face VERTE

CONSEILS D'UTILISATION DES LOGICIELS VIFI NATHAN

Cassette

IL EST IMPÉRATIVEMENT RECOMMANDÉ DANS L'UTILISATION :

- du magnétophone :
 - d'éviter de passer de l'avance rapide au retour rapide et vice versa sans passer par le stop ;
 - nettoyer de temps en temps avec un coton imbibé d'alcool (à 90 °C) la tête magnétique, les galets d'entraînement et les guides-bandes de votre magnétophone, ou avec une cassette autonettoyante ;
- de la cassette :
 - ne pas toucher la bande avec les doigts ;
 - protéger de la poussière en rangeant la cassette dans sa boîte ;
 - éviter les hautes températures, l'humidité et le voisinage avec les champs magnétiques.

CONDITIONS DE GARANTIE

1 - Conditions générales

De cette cassette, cartouche ou disquette protégée par copyright, toute reproduction directe ou indirecte par quelque moyen électronique, électrique, magnétique, optique, laser, acoustique ou toutes autres technologies similaires existantes ou à venir est strictement interdite sous peine de poursuite.

2 - Conditions de garantie

Cette garantie couvre les défauts de fabrication des composants physiques de la cassette, de la cartouche ou de la disquette, et les erreurs éventuelles de duplication des programmes.

ÉCHANGE STANDARD DU LOGICIEL CHEZ VOTRE REVENDEUR :

- gratuitement pendant un an à compter de la date d'acquisition pour les cassettes, les disquettes et les cartouches.

MISE EN MARCHÉ DU SYSTÈME SUR TO7

UTILISEZ LA FACE ROUGE DE LA CASSETTE

Connectez le micro-ordinateur :

- à votre téléviseur ;
- au lecteur enregistreur de programmes.

Mettez la cartouche BASIC dans son logement.

Mettez sous tension :

- le téléviseur ;
- le TO7 (interrupteur en bas à droite du clavier). Le témoin lumineux rouge s'allume. Vous avez à l'écran le « menu » initial.

Si le programme utilise le crayon optique, appuyez sur la touche **3** du clavier et réglez le crayon. (Si le crayon optique ne réagit pas, agissez sur le niveau de luminosité de votre téléviseur).

Introduisez la cassette (Face ROUGE) dans votre lecteur de programmes. Rembobinez la cassette. Mettez le compteur à zéro.

Appuyez sur la touche **▶** du lecteur pour le mettre en mode « lecture ».

Pour charger le programme, tapez la touche **2** du clavier, ou pointez l'écran avec le lecteur optique.

MISE EN MARCHÉ DU SYSTÈME SUR MO5

UTILISEZ LA FACE VERTE DE LA CASSETTE

Connectez le micro-ordinateur :

- à votre téléviseur ;
- au lecteur enregistreur de programmes.

Mettez sous tension. Vous avez à l'écran :

```
MO5 BASIC 1.0
(C) Microsoft 1984
OK
—
```

Introduisez la cassette (Face VERTE) dans votre lecteur de programmes.

Rembobinez la cassette. Mettez le compteur à zéro.

Appuyez sur la touche **▶** du lecteur pour le mettre en mode « lecture ».

Pour charger le programme, tapez au clavier : RUN " CASS: " puis appuyez sur la touche **ENTRÉE**